LA CROIX

17 MARS 89

CINÉMA : LE FESTIVAL DE CRÉTEIL

LA PLANÈTE DES FEMMES

Liberté du regard et confrontation stimulante des cultures

Les femmes ont appris à rire d'elles-mêmes : telle pourrait être la bonne nouvelle de ce 11e Festival des films de femmes de Créteil. Certes, la constatation n'est pas neuve. Mais, cette fois, la victoire du rire est patente. Elle donne le ton de l'évolution générale. Les Anglo-Saxonnes mènent le jeu, par exemple l'Australienne Melanie Read avec *Send a Gorilla* (produit en Nouvelle-Zélande). Ou encore l'Allemande Ulrike Ottinger, avec son film-fleuve *Johanna d'Arc of Mongolia*.

Savoir manier l'ironie, pratiquer l'autodérision et ne pas hésiter à secouer les tabous, tous les tabous, y compris les tabous féministes, nés de ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui le féminisme historique, militant, sérieux et un rien archaïque dans ses rigueurs excommunicatrices, voilà l'évidente conquête. Elle n'est pas la seule.

« Le public a énormément bougé », constatent d'une seule voix Élisabeth Tréhard et Jackie Buhet, les deux vaillantes organisatrices d'un festival effervescent qui, en vérité, leur ressemble. Il s'est formé au fil des années. Les femmes qui y viennent s'y sont forgé une vraie culture cinématographique. « Et ce public se renouvelle, aussi. Les très jeunes sont de plus en plus nombreuses, il y a panachage, diversification. Exactement comme dans la production elle-même. À une époque où tout le monde semble s'ennuyer, un festival comme celui-ci fait bouger les têtes, il déconditionne. »

Parmi les films en compétition, une extrême diversité de genres. Aussi bien *La Vierge mécanique*, de Monika Treut, un regard humoristique sur l'érotisme au féminin, que *Zelly et moi*, de Tina Rathborne (avec Isabelle Rossellini), ou *Celia*, de l'Australienne Ann Turner, qui sont des films grand public. Au total, 25 films en compétition (11 fictions, 14 films documentaires), parmi une cinquantaine de films inédits et sur un total de 150 films présentés (y compris les courts métrages) : cette année encore, la moisson est copieuse.

Parmi les découvertes, deux cinéastes chinoises, Huan Yuan (*Désert blanc*) et Ren Gui Qing (*L'Actrice et son fantôme*), sont en train de remporter un succès unanime. « Après avoir visionné pendant des années des productions officielles, nous avons eu cette fois la surprise de découvrir de véritables œuvres d'art, en provenance des studios de Shanghai, constate É. Tréhard. Et nous sommes tellement impressionnées que nous allons poursuivre l'an prochain. »

Tirer la sonnette d'alarme face à la destruction des copies de films

Les documents sont particulièrement passionnants, ils renvoient à la précision et la liberté du regard féminin appliqué aux grands événements qui secouent la planète. Certains sont de véritables petites bombes, comme *La Face cachée de l'Irangate*, de l'Américaine Barbara Trent. De même que les films sur les Philippines (*Les Enfants de la rue*), sur la Bolivie et la dette du tiers monde (*Le Prix de l'enfer*), sur l'apartheid, sur le Liban.

Comme toujours, des hommages, des rétrospectives, permettent de redécouvrir l'œuvre ou la trajectoire de grandes cinéastes et comédiennes, parfois même de les découvrir purement et simplement, telles Shirley Clarke, l'une des grandes figures de la nouvelle vague américaine des années 60, ou Matilde Landeta, la pionnière du cinéma mexicain, aujourd'hui âgée de 73 ans. Après Kira Mouratova l'an dernier, on explore cette année la face cachée du cinéma de Liliana Cavani, et le festival devrait être l'occasion d'une forme de réhabilitation, au-delà du contestable *Portier de nuit*. « Cavani est aussi la cinéaste de *François d'Assise*, de *Milarepa*, de *Galilée*, souligne J. Buhet. Nous avons eu beaucoup de mal à récupérer ses films, mais cela valait la peine. »

Les difficultés de collectage des copies sont d'ailleurs devenues le problème principal du festival. Et les deux courageuses tirent carrément la sonnette d'alarme sur ce qui est désormais le problème de tous : « Il devient impossible de faire vivre la culture cinématographique contemporaine. Après avoir été exploités, au bout de dix ou quinze ans, les films sont rachetés par les télévisions, les copies sont détruites. Et comme c'est la confusion la plus totale au niveau des droits, nous sommes en permanence confrontées à des racketteurs, qui s'arrogent des droits exorbitants et totalement illégitimes, sous prétexte qu'ils détiennent des copies rarissimes. Bientôt, on ne pourra plus monter de festivals. »

En attendant, annoncé par une affiche un rien provocante, mais efficace (une jeune femme grosse avec cigare assise à un bureau de producteur), le festival vit joyeusement sa 11e vie, en compagnie de Delphine Seyrig (*voir article en dernière page*), Angela Davis qui arrive de Los Angeles pour participer à la section « Images de femmes noires », Coline Serreau, Charlotte Silvera et beaucoup d'autres...

Chantal NOETZEL-AUBRY

● **Maison des Arts de Créteil, jusqu'au 19 mars. 49 80 38 98.**







Parmi les points forts du Festival, de haut en bas,* Zelly and me *de Tina Rathborne avec Isabelle Rossellini,* Perfect Image *de Maureen Blackwood, et* Johanna d'Arc of Mongolia *de Ulrike Ottinger avec Delphine Seyrig. (Photos D. R.)

Cinéma

QUATRE-VINGT NEUF



Fatima Belhadj
dans *La Citadelle*
de Mohamed Chouikh

IMAGES DE FEMMES

APRES CRETEIL, DANS LE CINEMA AMERICAIN ...

UN CINEASTE TCHECOSLOVAQUE DUSAN HANAK

Images de femmes. Par les femmes d'abord. C'était naturellement le lieu à Créteil. Là, nos journalistes ont rencontré des réalisatrices qui ont parlé de leur métier.

Il y a aussi le beau film de Mohamed Chouikh, ***La Citadelle****, qui, avec talent, évoque avec justesse et émotion la condition féminine dans une communauté rurale de son pays. Mohamed Chouikh s'en explique dans nos colonnes.*
Autre image en évolution, que celle des femmes dans le cinéma américain. « Cinéma » en fait ici l'analyse.

Avant Cannes, on notera aussi que la Caméra d'Or, « palme d'or » en quelque sorte du premier film, est allée uniquement à des réalisatrices et ce depuis quatre ans.
Un signe ?

« Cinéma » ouvre ses pages, dans ce numéro, au cinéma français, autour des dernières et des prochaines sorties en salles. Dans la prochaine livraison, à paraître début mai, des réalisateurs comme Yves Boisset et Gérard Mordillat s'exprimeront.



Johanna d'Arc of Mongolia *de Ulrike Ottinger*

CRÉTEIL SOLEIL ?

L'aventure au féminin prend le pas sur le social-féministe

Et c'était la onzième édition. Celle qui suivait la précédente, cette précédente apparemment plus fêtarde, cause au dizième anniversaire. Ce « onzième Créteil » tout compte fait, a ralenti dans les gravillons. Par exemple : une sélection plus « souple » par rapport aux années passées, plus mitigée par rapport aux extrémismes filmographiques, plus en douceur par rapport au milieu du cinéma.

La situation c'est : on tourne autour du pot, on essaie de refermer le couvercle de ce pot de miel féministe. En bref Créteil essaie de se séparer (ou on pense) de son image-ambiance de films de femmes, pour aller plus vers une production de films tournés par des réalisatrices. Nuances. Et notre confrère-conscœur « Lesbia » de s'agenouiller dans le désespoir face à la chute des cours du film lesbien (la peau de chagrin tiraille celle des fesses). Alors Créteil — qui reste tout de même l'une des plus belles sélections de films en festivals — s'est virée un tantinet dans le calme extérieur, pour calmer le jeu intérieur.

Cette édition c'était donc toujours autant de films forts mais moins de films percutants ou — en compétition — plus de cinéma de fiction que de documentaire, l'aventure au féminin prenant le pas sur le social féministe. Et l'on embraye sur le vu. **Célia** prix du jury, ou bonjour à l'anti-communisme primaire australien année 57. En parallèle, le gouvernement poursuit les lapins envahisseurs qui bouffent le pays, on aura saisi le lien, et Célia, gamine de 9 ans lutte pour la libération de son jouet domestique (lapin) et la réalisatrice contre l'hypocrisie, et il y avait mieux à décerner comme prix. Comme par exemple l'un des deux films chinois : **Désert blanc** ou **L'Actrice et son fantôme** ou encore l'allemand **Johanna d'Arc of Mongolia** (bien que long, dispersé, mais louftingue) de Ulrike Ottinger, mais certainement pas le **A Corps perdu** de Léa Pool. Plouf. En tout cas bravo pour le long métrage docu du public **La Face cachée de l'Iran gate,** prix loupé par l'AFJ — l'Association des Femmes Journalistes —. Côté courts métrages, deux valeurs 88 repalmés : **Le Travail du fer** (Célia Canning et Néry Catineau), **TV buster** (Anita Assal et John Hudson) pour les Français. Pour l'Europe (!) un superbe **Perfect image** de l'anglaise Maureen Blackwood ; prix étranger **Tini and Ruby**, USA, de Greta Schiller, **Entretiens domestiques,** Pays-Bas de Ellen Meske pour Canal Plus. Prix des jeunes comédiennes à **Le Violoncelle** de Pascaline Simar. Au revoir et que vive Créteil soleil et non Créteil sommeil.

Gérard PETILLAT

CINEMA ITALIEN : UNE CRISE DE CONFIANCE

Fiorella Infascelli, auteur de *La Maschera*, était à Créteil. Elle parle de son film et évoque les problèmes du cinéma italien

Une éducation sentimentale au XVIII[e] siècle, dans une Venise désincarnée, tel est le sujet, plus universel et éternel que précisément daté et situé, du film de Fiorella Infascelli, **La Maschera.** Ecartant délibérement tout pittoresque de pacotille, elle a voulu raconter une « aventure de l'âme », un « voyage intérieur » qui conduit ses héros jusqu'aux limites d'eux-mêmes et les contraint à se transformer pour assumer la force de leur passion. Leonardo, jeune seigneur cynique et désabusé, a perdu le goût de vivre. Il croit pouvoir séduire Iris, la jeune comédienne avec son arrogance accoutumée, mais celle-ci éprouve à son égard une méfiance instinctive et refuse ses avances. Il lui faudra se présenter à elle masqué pour l'amadouer, c'est-à-dire en fait démasquer son amour et sa fragilité et se laisser emporter jusqu'au désespoir, pour pouvoir espérer la conquérir. Chacun des deux amants devra dépouiller peu à peu son personnage social pour accéder à l'amour.

« Contrairement à la tradition vénitienne d'un carnaval où les masques permettent de se cacher pour agir à sa guise, j'ai voulu qu'ici ils mettent en évidence les états d'âme, qu'ils aident à les exprimer, qu'ils révèlent au lieu de cacher », dit Fiorella Infascelli.

Leonardo arbore en effet dans le film trois masques qui le dévoilent progressivement ; le dernier est presque une seconde peau, transparente, indiscrète, plus un maquillage qu'un masque. Il dévoile, par sa finesse, l'âme même du jeune homme, purifiée par la passion et la souffrance. Le décor choisi par la cinéaste est celui d'une villa du Latium, près du lac de Bolsena. C'est un paysage doux et voluptueux qui est le cadre idéal de cette initiation. Une autre villa sera d'ailleurs le décor de son prochain film, une villa de vacances où une jeune femme ira à la recherche de son identité entre les années 50 et 80. Fiorella Infascelli semble épanouie, pleine de projets.

« Je n'ai pas eu de difficulté particulière à tourner en tant que femme, dit-elle. *Au contraire, c'est dans le vent. Les femmes sont très créatives en Italie. Voyez Francesca Archibuzi, Rosa Leva, les deux sœurs Comencini. La seule barrière qui subsiste, c'est celle de la technique. Il n'y a pas de techniciennes. »*

Son père, le producteur Carlo Infascelli, ayant arrêté de travailler en 1960, n'a pas pu l'aider véritablement ; mais elle reconnaît qu'il a été déterminant pour elle de *« respirer l'air du cinéma »,* de savoir que sa vie quotidienne dépendait du succès d'un film, et de vivre dans ce milieu.

Pour Fiorella Infascelli, le problème du cinéma italien vient du fait que la télévision achète toute la production et que ses exigences sont moindres que celles du public des salles. Alors les films font leur carrière sur le petit écran et ne sont plus distribués. Quant à la production, le fameux article 28, qui est l'équivalent de notre avance sur recettes, accorde de petits budgets à de nombreux cinéastes au lieu de financer réellement quelques films et de leur donner les moyens de se faire. Ce n'est donc pas une crise de l'imagination, mais une crise de confiance. C'est pour cela que, comme Nanni Moretti, les créateurs doivent monter leurs propres maisons de production. Heureusement que des gens comme Daniele Lucchetti ou Fiorella Infascelli nous rendent l'espoir dans le cinéma italien !

Anne-Marie BARON

La Maschera *de Fiorella Infascelli.*



BIENTÔT DU NOUVEAU SUR LE MINITEL CINÉMA 36.15

CRÉTEIL, IMAGES DE FEMMES NOIRES

Place des femmes noires dans l'Histoire. Statut de la femme noire dans un monde blanc. Droits reconnus à la femme noire dans sa propre communauté...

Le festival de Créteil proposait cette année une série inédite de films de cinéastes noires. Entreprise méritoire car ces films venus des Etats-Unis, de Grande-Bretagne, des Antilles, d'Afrique ou d'ailleurs, réalisés sans stars ni gros moyens financiers, ont peu l'occasion d'être montrés.

28 films de ces cinéastes ont donc été projetés (courts, moyens, longs métrages ; documentaires, films expérimentaux ou de fiction) dont la caractéristique commune était, bien sûr, avant tout de présenter des images de femmes noires dans des contextes extrêmement variés. En revanche, au-delà de la préoccupation de chacune de faire œuvre d'auteur, on a pu retrouver, au travers des thèmes traités par ces jeunes réalisatrices de la diaspora noire, une constante recherche et/ou affirmation de l'identité culturelle puisant ses origines aux sources de l'Afrique, un désir très fort de parler de la condition et du statut de la femme noire dans les sociétés où elle vit.

Cycles, de Zeinabu Davis (USA, 1989) est un film poétique autour d'une jeune femme noire de Los Angeles qui recherche son identité à travers sa culture afro-américaine. De même **Perfect Image** , de Maureen Blackwood (USA) rend un hommage plein de vivacité et d'humour aux différences et à l'amitié entre deux femmes, une noire et une blanche. Cette volonté de démythifier les rivalités féminines et raciales se retrouve encore dans un court métrage d'animation qui exploite, avec le même bonheur que dans les précédents, la musique et l'humour : **Hair Piece**, de Ayoka Chenzira (USA, 1984) critique ici le défrisage ou le port de perruques qui donnent l'illusion aux Noirs de rejoindre les canons de beauté blancs.

D'autres films partent à la recherche de l'héritage racial, comme **Picking Tribes,** de Saundra Sharp (USA, 1988) ou **Varnette's World**, de Carroll Blue (USA, 1979). Le film de Véronique Mucret, **Zot Kafé Zouzou** (France, 1987), aborde en particulier la notion de métissage culturel : Zouzou, née d'un couple mixte, tient à se faire reconnaître à la fois en tant que blanche et noire. Le problème de l'acceptation de la couleur de peau a d'ailleurs été le sujet de plusieurs films, le plus intéressant étant peut-être le film de Julie Dash, **Illusions** (USA, 1982) présentant une femme noire à la peau claire qui, après avoir brillamment réussi dans la hiérarchie administrative d'Hollywood, est en conflit avec elle-même sur son identité.

Des documentaires ont eu aussi comme propos le combat historique des femmes noires au sein du mouvement des Civil Rights : **I am somebody**, de Madeline Anderson (USA, 1970) traite de la longue grève des infirmières noires de Charleston, Caroline du Sud, en 69 et **Fundi : The Story of Ella Baker,** de Joanne Grant (USA, 1981) raconte l'influence peu ordinaire d'une militante des droits civiques depuis la naissance du mouvement.

Malgré la domination des films américains, deux films sont venus témoigner des traditions vivantes de l'Afrique : **Fad'Jal**, de Safi Faye (Sénégal, 1979) parle du conflit de génération entre les vieux, attachés à la tradition communautaire de leur village et les jeunes, séduits par la civilisation urbaine, et **Lengue**, de Léonie Yangba-Zowe (République Centre Africaine, 1985) présente une danse de femmes traditionnelle.

Difficile de nier le narcissisme-féminisme qui apparaît en toile de fond de tous ces films, mais comment le leur reprocher ? Ces cinéastes ont encore tout à faire : illustrer un passé et créer une mémoire trop longtemps négligée, même de la part de leur propre communauté. Quelle est aujourd'hui la place des femmes noires dans l'histoire des Etats-Unis ? Quels sont les droits reconnus à la femme africaine dans sa communauté ? Quel statut la femme noire possède-t-elle dans un monde blanc ? Le point de vue des femmes noires est important ; Sinon, qui d'autre mieux qu'elles-mêmes pourrait en parler ? Créteil leur a en tout cas fourni de faire passer leur message.

Virginie DANGLADES

Perfect Image *de Maureen Blackwood*



CONTRE PLONGEE

MAI / JUIN 89

FESTIVALS

Voyages, voyages...

Parmi les films primés au Festival de Créteil, deux d'entre eux ont particulièrement retenu l'attention du public : *Celia*, de l'Australienne Ann Turner et *L'Actrice et son Frantôme* de Huang Shu Qing, réalisatrice de Chine Populaire.

Le premier est très maîtrisé sur le plan technique, mais il reste trop dépendant d'un sujet, touchant certes, mais qui n'évite pas la sentimentalité et dont les péripéties sont à la limite de la crédibilité. Le film a le mérite de dévoiler une période de l'histoire de l'Australie particulièrement répressive (les années cinquante). Le spectateur pourra cependant être surpris de l'analogie entre l'élimination systématique des lapins domestiques sur décision d'un gouvernement qui, si réactionnaire soit-il, ne fait que lutter contre un véritable fléau pour l'agriculture, et la répression à l'égard des communistes. Il est vrai que la caméra adopte le point de vue de Celia, petite fille de neuf ans, et pour elle, sans doute, la distinction entre l'opprobre qui accable à la fois l'animal de son cœur et les voisins amis politiquement suspects, n'est pas évidente.

L'Actrice et son Fantôme est un film beaucoup plus complexe en ce sens qu'il reprend le thème du double et qu'il montre tout particulièrement les relations que l'actrice entretient avec son personnage. Les références à la tradition de l'opéra et notamment à Zhong kui, figure légendaire d'un fantôme recélant sous des dehors hideux une âme généreuse et équitable, révèlent une interrogation tant sur l'identité de l'actrice qui revendique le droit, face à une société restée traditionnaliste, de jouer le rôle de cet esprit réservé à des acteurs masculins, que sur l'identité d'un peuple traversé par la Révolution culturelle, à laquelle il est fait à peine allusion, et qui cherche peut-être à lancer un pont entre ses traditions et une modernité qu'il lui reste à s'inventer.

Mais, quoique non primé, l'un des films les plus intéressants du Festival est sans doute *Johanna d'Arc of Mongolia* de la réalisatrice allemande Ulrike Ottinger. A la fois drôle, somptueux, étonnant, il se déroule tout d'abord dans le Transsibérien, lieu de toutes les rencontres, croisée des chemins et des destins. Certains arrivent à destination, l'on se quitte ; d'autres croient leur itinéraire tout tracé. Il n'en est rien. Après la traversée de la taïga, les arrêts dans les gares où le spectateur, à l'instar des voyageuses qui se sont liées d'amitié, pose un regard étonné et ravi sur de surprenants comités d'accueil, l'on se retrouve lorsqu'on croyait se séparer. Le lieu clos, un rien suranné, dernier bastion du raffinement occidental, va céder la place aux vastes paysages du désert de la Mongolie intérieure.

Les voyageuses, chacune à leur manière, intriguée, défiante ou conquise, se laisseront entraîner dans cette aventure inouïe qu'est la découverte d'une autre culture, cette tribu de cavalières mongoles conduite par une princesse intraitable en affaires et disponible pour l'amour.

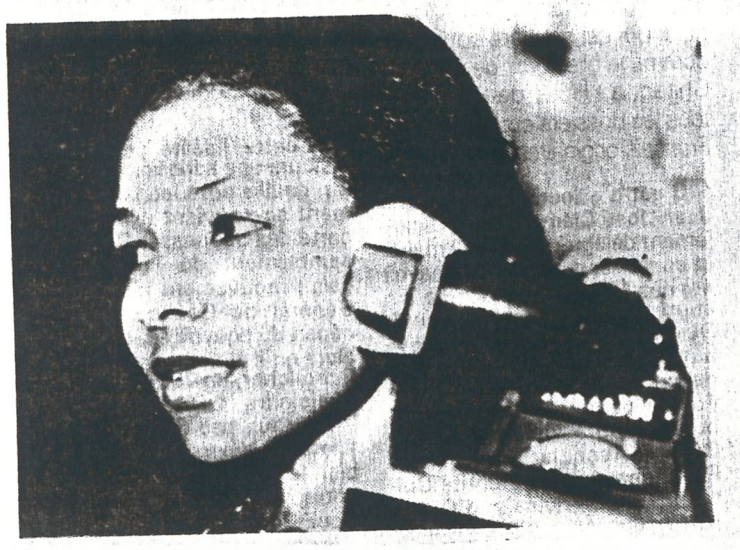
Dans le contraste entre la séquence du Transsibérien, tournée en studio, et les vastes plans extérieurs, le spectateur prend conscience que le voyage tel qu'on le rêve — et le Transsibérien est bien un lieu propice au rêve — est infiniment dépassé par la réalité de l'aventure lorsque celle-ci n'est plus l'apanage des guides de voyages, mais que celui qui cherche se laisse initier. Ulrike Ottinger a laissé le champ libre à la culture de l'Autre. Elle ne commente jamais trop, suit ses personnages dans leur étonnement, leur crainte, leur intérêt, mais leurs yeux toujours convergent vers la princesse guerrière qui, contrairement à notre pucelle nationale, ne dédaigne pas les plaisirs de la chair.

Geneviève MANNS

france-antilles
Spécial Hebdo
10 MARS 89

Noires sur écran blanc

Le 11è festival de films de Femmes de Créteil se tient du 11 au 19 mars



Le onzième festival international de Créteil de films des femmes ouvrira grandes ses portes et ses fenêtres du côté du futur et des nouvelles générations avec 10 jeunes comédiennes françaises qui primeront le meilleur court-métrage pour nous faire découvrir le regard que portent celles qui interprêteront le cinéma de demain sur les films courts des jeunes réalisatrices.

Le Festival 89 proposera une compétition de 60 films inédits en France (métrage-fiction, métrages-documentaires et court-métrage) qui seront choisis parmi plus de 600 œuvres en provenance d'une trentaine de pays divers.

L'Autoportrait de Delphine Seyrig : une des plus belles carrières d'actrices françaises. Elle a joué avec les meilleurs : Resnais, Bunnel, Truffaut, Demy, Losay, Akerman, Duras, dans leurs pays flamboyants longs métrages : « L'année dernière à Marienbad », « Le charme discret de la bourgeoisie », Baisers volés ». « Peau d'âme », « Maison de poupée, Jeanne Dielman et « India Song ».

Les réalisations de Liliana Cavani :

On connait le scandale de « Portier de nuit », les polémiques autour de « Au-delà du bien et du mal », les controverses suscitées par la peau. On méconnait son œuvre documentaire (7 films sur Pétain, Staline, les Femmes dans la résistance...) et 5 flictions réalisées par l'une des plus provocantes et talentueuses cinéastes de sa génération. On les découvrira en présence de Liliana Cavani.

Section enthousiasmes et découvertes :

Il y aura des raretés telles Shirley Ckarke, première américaine blanche à avoir filmé Harlem. **Du jamais vu :** Mathida Landeta, pionnière du cinéma mexicain.

Des originalités : **Nell Shipman**, la première cinéaste animatrice qui possédait un zoo ambulant, déjà plein d'ours.

De l'Afrique aux Antilles)

Le onzième festival offrira en première mondiale : **Section Images de Femmes noires :** De l'Afrique aux rivages de l'esclavage, Etats-Unis, Jamaïque, Antilles, Grande-Bretagne, France, etc... vues par les femmes noires celles par qui passent l'aujourd'hui et futur. L'une des plus marquantes d'entre elles, Julie Dash, sera présente à Créteil.

Pourquoi une telle initiative ?

Visionnant chaque année cinq à six cents films pour sélectionner les 60 films en compétition, les organisateurs ont fait un déplorable constat : la production des réalisations noires d'Afrique se compte sur le bout des doigts d'une seule main, parce que les réalisateurs noirs africains se comptent eux-mêmes sur les doigts de si peu de mains.

Ceci et cela s'expliquent que la majeure partie des titres qui composent cette section proviennent des pays anglo-saxons et européens.

Alors, choisir de présenter un ensemble de films tournés par des cinéastes noires, n'est-ce pas une gageure ?

« Etre femme, comme être noire, disent les organisateurs du festival de Créteil, c'est faire partie d'un groupe discriminé ou qui a été discriminé, même lorsqu'il n'y a plus de sexisme ou de racisme. Pour beaucoup d'entre elles, il importe d'entreprendre une recherche d'identité, de racines, tenter peut-êtr de créer une culture faite du souvenir de l'oppression qu'elles ont subi ».

Ainsi, les femmes noires essaient depuis une quinzaine d'années de faire des films. Elles sont américaines ou antillaises, francophones ou anglophones. Elles se sont appropriées aux U.S.A., en France, en Grande-Bretagne une minuscule part de la production cinématographique. Il existe bien sûr une exception qui confirme la règle : Euzhan Palcy. Il convient de souligner qu'elle sera la première femme noire qui aura bénéficié des moyens attachés à une grosse production...

Festival international de Créteil, Place Salvador Allendé - Tél : 42.07.38.98. - 48.99.90.50.

Marie-Line Ampigny

HUMANITE 18 MARS 89



ANGELA DAVIS A PARIS. *Présente dans la capitale française à l'occasion du Festival des films de femmes, Angela Davis a été reçue vendredi au siège du Comité central du PCF par Gisèle Moreau, Catherine Margaté et Jean-Daniel Simon. Une occasion pour évoquer la situation des femmes aux Etats-Unis et en France ainsi que la lutte contre le racisme et l'apartheid. Angela Davis sera reçue ce samedi au conseil général du Val-de-Marne.* (Photo Bajande.)

HUMANITE DIMANCHE 3 MARS 89

ANTOINETTE FEVRIER 89

XI^e FESTIVAL DE FILMS DE FEMMES DE CRÉTEIL

« Du côté du futur et des nouvelles génération » tel sera le thème du XI^e Festival international de films de femmes de Créteil.

Au programme, 60 films inédits en France en compétition.

- l'auto-protrait de Delphine Seyrig avec les films dans lesquels elle a joué et ceux qu'elle a tournés elle-même pour la télévision,
- Liliana Cavani : ses films avant « Portier de nuit »,
- un hommage aux cinéastes canadiennes,
- des découvertes : Mathilde Lardete, pionnière du cinéma mexicain, dans les années 80, Shirley Clarke, première américaine blanche à avoir filmé Harlem, Nell Shipman, première cinéaste animalière qui possédait un zoo d'ours ambulant dans les années 20,
- un panorama des films distribués en 80,
- un nouveau grand Prix : 10 jeunes comédiennes françaises priment le meilleur court métrage,
- une première mondiale : la section Images de femmes noires, de l'Afrique aux rivages de l'esclavage, USA, Jamaïque, France...

Du 11 au 19 mars, maison des Arts de Créteil. Place Salvador Allende.

● REALISATRICES

Le cinéma est exclusivement féminin au *11^e Festival international de Créteil et du Val-de-Marne,* du 11 au 19 mars. Au programme 1989 : une compétition entre réalisatrices réunira une soixantaine de films, dont trente courts métrages et des documentaires de long métrage, un hommage à Liliana Cavani et un autre à l'Office national du film du Canada, plus une section réservée au cinéma africain, lui aussi féminin. Les organisateurs souhaitent néanmoins la présence d'au moins autant de spectateurs que de spectatrices. Renseignements et projections à la Maison des arts de Créteil, tél. : 42-07-38-98.

REVOLUTION

10 MARS 89

Femmes

Créteil. Maison des arts, place Salvador-Allende 11^e Festival international de films de femmes. En compétition, 60 films inédits en France en provenance d'une trentaine de pays et quelques moments forts autour de Delphine Seyrig, de Liliana Cavani et d'une section « Images de femmes noires ». (tél : 42.07.38.98) : Du 11 au 19 mars.

L'EXPRESS

10 AU 16 MARS 89

L'art d'être femme


CINESTAR

Liliana Cavani, l'une des vedettes du festival de Créteil.

Films de femmes ? Je n'aime pas cette étiquette. Les femmes doivent aller là où vont les hommes. La discrimination est inutile, pour elles comme pour eux. » Liliana Cavani (« Portier de nuit ») est pourtant, aux côtés de Delphine Seyrig et d'Angela Davis, l'une des invitées vedettes du festival de Créteil. En dépit d'un emploi du temps surchargé — « Saint François d'Assise », son dernier film, sort ce mois-ci en Italie — la réalisatrice a accepté l'invitation des organisatrices : elle présentera elle-même l'hommage qui lui est consacré. Sa position ambivalente résume bien l'évolution du festival. Né en 1979, en plein ramdam féministe, celui-ci garde l'image d'un sérail. « A l'époque, c'est vrai, les hommes dominaient largement la profession, témoigne Jackie Buet, instigatrice de l'événement. Pour exister derrière le grand écran, il fallait que les femmes aient quelque chose à dire. Or le système de production va très vite. On a rarement le temps d'approfondir. Nous avons eu envie d'épauler ces pionnières. » Depuis, tout va mieux pour mesdames les metteurs en scène. Signe de bonne santé, elles abandonnent les sujets durs, conflictuels, pour des thèmes plus légers.

Du coup, le festival, lui aussi, a changé. Succès oblige, il délaisse Sceaux pour les locaux hyperfonctionnels de Créteil (vidéothèque, centre de documentation). La programmation s'est élargie : 100 films seront présentés cette année, en provenance de 30 pays. Devenu adulte (30 000 spectateurs l'an passé), le festival recherche, sélectionne, prime, découvre : en 1988, Kura Muratova ; cette année, les premières œuvres de Liliana Cavani. Parmi celles-ci, sept documentaires réalisés pour la Rai dans les années 60 (« Histoire du IIIe Reich », « L'Age de Staline », « Femmes dans la Résistance »...) et jamais visionnés en France. « Montrer ce travail, c'est faire apparaître les racines de mes films de fiction », précise la réalisatrice.

Délibérément cinéphile et ouverte, cette onzième édition s'affirme ainsi inscrite « du côté du futur ». Futur sans hommes ? « Dans l'intitulé, oui, affirme Jackie Buet. Car garder un thème permet de polariser les énergies. Mais, en réalité, les hommes sont déjà présents en nombre. Voyez l'autoportrait de Delphine Seyrig : Truffaut, Buñuel, Demy, Resnais figurent au générique... »

Violaine Binet ●

Maison des arts de Créteil, du 11 au 19 mars, 42.07.38.98, 48.99.90.50.

la Chronique d'
amnesty
international

MARS 89

à Créteil : droits de l'homme au féminin



Le Festival International des femmes de Créteil en est à sa onzième édition. Au cours des ans il a enrichi son registre, démultiplié ses sections, revalorisé le documentaire par une écriture et une approche différentes de celles des années 50-70 procédant d'une dialectique plutôt que d'une sensibilité. Aujourd'hui Jackie Buet et Élisabeth Tréhard, coorganisatrices, sans chercher particulièrement à illustrer un thème, militent pour les films de réalisatrices – de plus en plus nombreuses – qui ont au poing la caméra humanitaire. Il est ainsi apparu à l'évidence que ces femmes réalisatrices sont à l'écoute de la marginalisation. *« On a la chance en programmant des réalisatrices d'avoir à la fois de bons films et des films engagés humainement et politiquement ! À travers le travail de documentariste de Liliane Cavani, nous cherchons par exemple à montrer en quoi la matière de ses films provient de toute une démarche. Nourrir l'œuvre d'une grande réalisatrice par toute son œuvre, nous semblait très important car nous avons toujours considéré le documentaire comme un enrichissement du cinéma. »*

Par ailleurs les femmes réalisatrices sont très motivées par l'éclairage à apporter sur tous les mécanismes de pouvoir, et ce qui permet de comprendre pourquoi les pouvoirs s'accaparent une légitimité. Ainsi avec *Cover up,* Barbara Trent a cherché à mettre à nu les rouages de l'Irangate, pas seulement l'histoire de cette sale affaire économique, mais à dégager l'aspect de l'individu englué dans de tels rouages et de telles contradictions.

Après la face cachée de l'Irangate, la face béante de la guerre à Beyrouth. Jean Chamoun et la Palestinienne Maï Masri nous montrent dans *Les enfants de la guerre* comment deux générations sont élevées dans l'agressivité, le combat, la prise et la reprise de territoire, comme en un jeu. Et aussi la vie au quotidien, un quotidien que les femmes libanaises cherchent à calmer parce qu'elles refusent que la violence continue, et elles le disent fortement.

La parole des femmes réalisatrices sur la guerre est d'une autre nature que celle des hommes qui privilégient souvent indirectement la guerre elle-même, au détriment d'une réflexion sur la guerre et ses germes. Ainsi dans le documentaire vietnamien de Trinh T. Minh Ha *Surname Viet, Given name, Nam,* on ne verra aucune image de guerre, seulement des interviews de femmes vietnamiennes qui pleurent leur culture, leur morale, la nature, gangrenée. Longue marche où les femmes ont joué un rôle primordial... comme ces Colombiennes du film d'Alexandre Anderson *La Colombie* et la *Dette »* (le F.M.I.) qui, parce qu'elles ont créé une coopérative de tricoteuses qui marche bien, commencent à analyser le mode de fonctionnement de cette Dette, et en appellent même aux femmes d'Europe pour qu'elles interviennent auprès de leurs gouvernements pour l'annuler.

Après le film terrible et superbe *Classified people,* voici encore un nouveau regard sur l'Apartheid : *Witness to Apartheid.* Sharon Sofer dénonce les massacres d'enfants et la façon dont des commandos sud-africains assaillent les groupes clandestins, et torturent des enfants. La répression encore... en Angola, avec un film de fiction sur des événements réels *Zambie Zanga* de Sarah Maldoror. Le racisme et les problèmes d'intégration, dans les films de la section *femmes noires,* la prostitution des enfants philippins de la rue et leur emprisonnement lorsqu'ils n'ont pas la chance d'être réinsérés. Et aussi ce film sur les suffragettes anglaises qui, bien avant nous, revendiquaient le droit pour les femmes à l'égalité, au vote...

On peut aujourd'hui mesurer le degré de maturité des femmes réalisatrices, au cœur de l'Histoire immédiate et de ses débordements.

A la Maison des Arts de Créteil, du 11 au 19 mars. **L. O.**

le nouvel Observateur

9 MARS 1989

CINÉMA

APPARITION

Une voix de théâtre, une aura de cinéphile, des exigences de femme : la magie personnelle de Delphine Seyrig

Comme un cliché sonore, sa voix réveille des souvenirs, tel « Marienbad ». Une voix éolienne, voyelles ouvertes, consonnes feutrées, timbre célèbre, musique familière. Autour de la voix mythique, il y a une comédienne, femme fidèle à ses sœurs, Marguerite Duras, Liliane de Kermadec, Ulrike Ottinger... autant qu'à Luis Bunuel ou Alain Resnais. Une femme discrète, bourgeoisement cachée au plus profond des arcades de la place des Vosges. Sous les aboiements d'un bizarre bâtard entre berger police et teckel pouf, un mobile Calder, plus grand encore que ceux de Peggy Guggenheim, bruisse de ses ailes de métal. Entourée de ses coussins mexicains brodés d'oiseaux multicolores, tailleur chic et taupe, lunettes noires et collant Chantal Thomass, Delphine Seyrig cache sa coiffure mousseuse sous un turban couture. Elle a des histoires de chapeaux plein les poches, plein les films. « *C'est un chapeau qui appartenait à Betty Parsons, une marchande de tableaux qui a découvert Pollock, entre autres... Elle avait un chapeau mou, un feutre brun, qu'elle pliait dans sa poche quand elle arrivait quelque part. Quand on a tourné "Muriel", j'ai repensé à ce chapeau. Elle nous l'a envoyé sous enveloppe. Je voulais absolument une scène où je puisse l'ôter et le plier. Il y a une séquence, dans une taverne alsacienne, où je le plie et je le pose à côté de moi. Personne n'y prête attention, mais ça me fait plaisir.* »

De « Muriel » à la Mutu, il n'y a qu'une ligne droite, comme un I, nette et sans histus. La femme et la comédienne sont indissociablement unies, loin du dédoublement vie privée côté cour-vie publique côté jardin. « *L'engagement n'est pas à côté de mon métier, il va avec. Il n'y a pas de différence entre ce que je fais dans ma vie et ce que je tourne. Les dames que je joue, d'aucuns diraient mondaines, je ne sais pas comment les définir, contiennent un peu de moi-même.* » Delphine Seyrig se rencogne douillettement dans l'opaque et le mystère. Si elle parle de sa mère, c'est pour mieux se taire, suave. « *Je m'inspire toujours beaucoup de ma mère dans tous les rôles que je joue. C'est difficile d'en parler, c'est une cuisine d'acteur très intérieure.* » Mais dans « Joanna d'Arc et Mongolia », d'Ulrike Ottinger, n'est-ce pas de son père, archéologue de renom, et de sa naissance dans les sables de Beyrouth qu'elle s'est rapprochée ? Pure conjecture... « *C'est une histoire fantastique, drôle, romanesque, charmante. Un groupe de femmes touristes est kidnappé par des femmes mongoles à cheval. J'y joue lady Windermere, une Anglaise qui est la seule à connaître la culture et la langue mongoles.* » Avec bien des regrets, Delphine Seyrig n'a jamais tourné de comédies. « *J'aurais aimé ! Ce n'est pas moi qui boude ! C'est le cinéma commercial qui ne m'appelle pas. Je n'ai rien contre, ce qui est triste, c'est que ce soit mauvais. Je trouve que les producteurs manquent d'imagination. Je ne regrette pas de ne pas faire partie du cinéma actuel, si peu*



Delphine Seyrig dans « Grain de sable »

engageant. Les producteurs ne m'aiment pas, peut-être ne me trouvent-ils pas bonne actrice. Mais ce n'est pas très grave puisque j'arrive à faire des choses... »

Simone de Beauvoir disait qu'elle aurait pu aisément se contenter d'être une star. La rigueur, la détermination, l'exigence l'ont préservée d'une étiquette galvaudée à la Séguéla. L'amour de la soirée aussi... « *Je préfère la vie au théâtre et je préfère le théâtre au cinéma. J'adore le cinéma mais c'est épuisant, il faut se lever aux aurores, le soir on ne peut pas sortir. Les horaires de théâtre sont délicieux. J'aime travailler le soir quand les gens s'amusent et dormir le matin quand les gens travaillent.* »

Aujourd'hui, elle préside aux destinées du Centre audiovisuel Simone de Beauvoir. A sa façon, drapée dans une aura cinéphile, illuminée des ors du théâtre, elle l'est, star, définitivement. Et quand elle se présentera à Créteil, tous s'exclameront comme Jean-Pierre Léaud dans « Baisers volés » : « *Ce n'est pas une femme, c'est une apparition.* »

Monique Neubourg

Dans le cadre du Festival de Films de Femmes, soirée Delphine Seyrig le lundi 13 mars, à Créteil.

LA DAME DU CHELSEA

En direct de New York City, les vidéos de Shirley Clarke

Rendez-vous à 13 heures, au Chelsea Hotel. Ce lieu mythique de New York City, décor, au temps du pop art, du célèbre « Chelsea Girls » d'Andy Warhol, théâtre, à l'ère du punk rock, du meurtre de son amie Nancy par Sid Vicious, le guitariste des Sex Pistols. Sous les combles, depuis trente ans, vit Shirley Clarke, « *fanatique de la vidéo* », cinéaste de l'avant-garde new-yorkaise, qui a signé notamment « The Cool World » (1965), film sur la délinquance juvénile dans Harlem, et « The Connection », descente aux enfers des junkies. Au milieu des diverses reproductions de Félix le Chat qui encombrent l'appartement, deux moniteurs, comme des yeux vitreux, fixent obstinément cette longue pièce ensoleillée. Auprès d'eux traînent les bandes du dernier film vidéo que Shirley Clarke a tourné autour de la vie et de la musique d'Ornette Coleman.

« *Je termine actuellement un film sur Lucas Hoving et Rémy Sharup, deux merveilleux danseurs.* » Elle travaille au montage dans cet hôtel où elle a filmé une série vidéo sur quelques habitants du Chelsea, comme « Harry Smith and the Chelsea ». De la vidéo, Shirley Clarke attend encore beaucoup. « *Dans les années 60-70, New York baignait dans l'avant-garde. Mais cela a changé car l'excitation n'y est plus. Peut-être parce que nous avons tout tenté. Maintenant, je crois que la nouveauté viendra de la technologie. La vidéo n'est pas encore un outil complètement achevé. Ni dans le système ni dans l'usage... Ici, nous avons le Channel 13, la chaîne culturelle qui n'a rien à vendre, si bien qu'on peut y voir des choses qui n'ont pas droit de cité ailleurs : c'est là que passe la majeure partie de mon travail. Ailleurs, cela paraîtrait trop étrange... J'aime à la fois le cinéma et la vidéo. De toute façon, j'évolue entre les deux. La vidéo a l'avantage d'être vraiment moins chère, et permet de travailler en collaboration étroite avec les gens.* »

Pour le XI[e] Festival international de Films de Femmes, à Créteil, du 11 au 19 mars, Shirley Clarke présente le « Portrait de Jason ». Tourné en 67, il s'agit du monologue d'un travesti noir qu'elle a coincé, un jour, dans une des chambres, précisément, du Chelsea. « *Mon dernier film-pellicule... Mais j'arriverai avec d'autres bobines sous le bras. Si du moins on veut les voir. Le Coleman, et peut-être aussi mon premier film, "Dans les parcs de Paris". Quand j'avais 5 ans, mon père travaillait sur un livre, à Paris. Ma sœur et moi, nous passions nos journées au jardin du Luxembourg, et j'ai connu tous les endroits pour enfants de la capitale. Je suis revenue pour montrer mes films. Henri Langlois m'adorait. Mary Merson avait l'habitude de me téléphoner à 4 heures du matin, c'était son style. A Paris, j'ai toujours bénéficié de réactions favorables. On m'a attribué un prix à Cannes, à mon avis grâce à Langlois...* » A Créteil, en tout cas, la dame du Chelsea devrait faire sensation, surtout si elle arrive habillée, comme aujourd'hui, en rouge des pieds à la tête. « *Avant*, dit-elle, *j'étais toujours en noir et blanc. Et puis, je me suis dit, je vais mettre une touche de rouge. Et alors voilà, je suis tout en rouge.* »

Le temps d'évoquer ses amis : Andy Warhol (« *Je suis sûre qu'il n'était pas fâché de mourir parce qu'il ne savait plus quoi faire... voilà, selon moi, ce qui s'est passé...* »), Allen Ginsberg (« *Il allait un peu partout avec moi. Pour l'argent, je crois. Ce qui est d'ailleurs une excellente raison d'être avec quelqu'un.* »)... et Shirley Clarke retourne à d'autres images.

Thierry Grillet

LE PARISIEN

6 MARS 89

Films de femme

ONZIÈME FESTIVAL DE CRÉTEIL



Cette année, pour le XIe Festival de Créteil, un autoportrait de Delphine Seyrig.
(Photo « L.P. E. PAGNOUD)

Le XIe Festival international de films de femmes se déroulera du 11 au 19 mars à la Maison des arts de Créteil. Cette année, place aux nouvelles générations...

PLUS de soixante films inédits en compétition, un autoportrait de Delphine Seyrig, une rétrospective de l'œuvre de Liliana Cavani, un hommage à l'office national du film canadien... Autant de sujets qu'abordera le festival 1989, avec la participation des réalisatrices elles-mêmes. Mais cette année, le festival sera aussi plus spécialement axé sur le futur, avec la mise en place de nombreuses initiatives.

Un nouveau Grand Prix a été créé, dix jeunes comédiennes françaises devant primer le meilleur court-métrage. D'autre part, les étudiants des écoles de cinéma, de théâtre, de journalisme et des métiers de la communication possèderont une carte d'accréditation « jeunes professionnels » leur autorisant l'entrée permanente au festival. Enfin, cette manifestation sera le cadre d'une première mondiale : la création de la section « images de femmes noires ». A noter aussi quelques découvertes, telles que Matilde Landeta, pionnère du ciména mexicain ou encore Shirley Clarke, la première Américaine blanche à avoir filmé Harlem...

En outre, d'avril à juin, le festival proposera à une vingtaine de villes de province d'organiser un mini-festival, un week-end ou une nuit du cinéma des femmes.

Pour tout renseignement, contacter la Maison des arts au 42.07.38.98 ou 48.99.90.50.

14 MARS 89

FESTIVALS

XIe FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE FEMMES

Onzième édition pour ce festival au féminin où la compétition aimable côtoie les hommages et les découvertes.

Compétition entre soixante films inédits en France, hommage à Delphine Seyrig et à Liliana Cavani et découverte des films signés par la Mexicaine Matilde Landeta, pionnière chez les machos de Mexico dans les années cinquante. Inauguré vendredi avec « l'Actrice et son fantôme », un film réalisé et interprété par Huang Shu Qin, le Festival a soufflé les cinquante bougies de l'Office national du film du Canada.

A Créteil, trois espaces pour découvrir des « Images de femmes noires » au cinéma la Lucarne, les classiques et reportages inédits filmés pour la RAI, par la Cavani, à la Maison des arts, et l'autoportrait de Delphine Seyrig au cinéma du Palais. Parachevant cette frénésie festivalière, la remise du palmarès aura lieu le dimanche 19 à 14 heures. Dans cette attente, pour tout savoir, tapez 36.15 code ELLETEL ou ALTER. Abonnez-vous (170 F pour dix films) ou pointez le nez pour une seule et unique projection : 33 F. Renseignements au 49.80.90.50.

P.L.

■ **XIe Festival international de films de femmes, « Du côté du futur », du 11 au 19 mars 1989.**

LE QUOTIDIEN DE PARIS
Directeur : Philippe Tesson
SAMEDI 11, DIMANCHE 12 MARS 1989

FESTIVAL DE FILMS DE FEMMES

Celles qui veulent crever l'écran

● Créteil, 11 mars, onzième édition du Festival de films de femmes. Elisabeth Tréthard et Jackie Buet, les fondatrices, continuent tête baissée, fortes de leur succès (3 000 entrées l'an passé). « Avec le premier festival de films de femmes, explique Jackie Buet, nous voulions soutenir des réalisatrices encore peu nombreuses dans une profession où on ne les accueillait pas les bras ouverts, à quelques exceptions près, Agnès Varda ou Marguerite Duras. » L'entreprise féministe se justifie toujours selon la co-organisatrice du festival : « Aujourd'hui les réalisatrices sont plus nombreuses, mais on ne voit pas beaucoup leurs films en salle. Ils sont un peu boudés par la distribution, peut-être parce qu'ils sont dans la grande majorité des films d'auteur ou non commerciaux. » Nouvel objectif donc : forcing sur la distribution.



DR

Delphine Seyrig dans « Jeanne d'Arc de Mongolie », d'Ulrike Ottinger

Y a-t-il un genre féminin ?

Mais là n'est pas la seule raison d'être de cette manifestation bien sûr. Le festival c'est aussi une rencontre artistique et multiculturelle. Y a-t-il un genre féminin ? Les préoccupations des femmes réalisatrices sont généralement de l'ordre du privé. Elles privilégient l'intériorité des choses, s'intéressent moins à l'enveloppe, au spectaculaire. Le genre polar, les films d'aventures et les westerns n'ont pas été tellement abordés par les femmes. Côté documentaire leur regard se pose plutôt sur les minorités et les faibles. Elles se placent rarement du côté du pouvoir. Mais dans les quinze documentaires en compétition, on pourra bien voir aussi des images de Colombie en faillite qu'un document sur l'Irangate ou une réflexion sur la gémellité et l'identité (dans « Comme des gouttes d'eau » de la Canadienne Diane Le Tourneaux, présenté aussi au festival du cinéma du réel.

Côté fiction longs métrages, on attend un nouveau vent de Chine, frais et libre avec deux films, « le Désert blanc », de Bao Zi Fang (1987) et « l'Actrice et son fantôme », de Huang Shu Qin (1987). Côté rétrospective-hommage-découverte, seront proposés un gros plan sur Delphine Seyrig, un flash-back sur l'œuvre de Liliane Cavani (« Portier de nuit », « Au-delà du bien et du mal »...), des documentaires et des fictions réalisées avant « Portier de nuit », et une section dite « Images de femmes noires », Noires américaines et Noires antillaises principalement, avec débat et tutti quanti pour faire le point. Avec Angela Davis.

H. C.

11e Festival international de films de femmes. Maison des arts, place Salvador-Allende, Créteil, du 11 au 19 mars.



Angela Davis présentera la section « Images de femmes noires »

Cinéma

FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE FEMMES

Dans un café un peu bruyant, direction « Nation » autour d'un Perrier-tranche, l'une des organisatrices du Festival de Films de Femmes, Jackie Buet, est venue nous offrir quelques minutes de son temps précieux pour nous livrer les petits secrets qui font un grand événement.

Géraldine Moreau : Quels seront les moments forts du Festival ?
Jackie Buet : Nous attendons Liliana Cavani le 11 mars 1989 qui, après une émission de télé en direct, viendra nous aider à comprendre sa « démarche » de femme et de réalisatrice (qui dérange par son audace dans le choix de ses sujets) depuis ses toutes premières vidéos pour la RAI (T.V. italienne) jusqu'à *Portier de Nuit* (1973).

G. M. : Pourquoi n'avez-vous pas choisi de montrer *La peau* ou *Au-delà du bien et du mal* ?
J.B. : Car *Portier de Nuit* a été une sorte de détonnateur, il a été vivement critiqué (il évoque les rapports sado-maso d'un officier SS du IIIe Reich et d'une ancienne déportée, retrouvée après la Libération) ; et à partir de ce film-clé, nous sommes remontées aux sources de son inspiration... De toute façon, le cinéma italien est très fort et les Italiens sont des conteurs extraordinaires, ils ont l'art du discours... (Ce film *Portier de Nuit* a été interdit par la censure en 1974 car « doublement pernicieux parce que réalisé par une femme »). Nous aurons Delphine Seyrig le 13 mars parmi nous et beaucoup de films auxquels elle a participé seront projetés ; c'est une très grande comédienne, mais c'est aussi une femme engagée toujours prête à servir les causes qu'elle estime justes (notons qu'elle a créé le Centre Simone de Beauvoir)...
Nous aurons aussi, en première mondiale, une section « Images de Femmes noires » et il est intéressant de constater que tous les films se ressemblent quelque part car les femmes noires, venues de pays pourtant très différents, ont des préoccupations communes, et ça se voit dans leurs films...

G. M. : J'ai ouï dire que vous attendiez Angela Davis...
J.B. : Oui, ainsi que Julie Dash, qui a réalisé un très beau film... Angela Davis, c'est un symbole... mais c'est avant tout une femme qui a beaucoup souffert avant, pendant et après son procès sous Reagan (qui était, alors, Gouverneur de Californie) ; après les différentes attaques et les menaces de mort qu'elle a subies, elle a cherché à se faire oublier et vit toujours en Californie ; mais elle demeure un symbole de lutte contre toutes formes de racisme...
Il y aura aussi quelques petites curiosités : 2 films chinois faits en 1987, l'un d'eux ouvrira le Festival en présence de l'actrice principale.
Une réalisatrice mexicaine de 75 ans : Matilde Landeta, sera aussi présente.
Et pour la projection de la copie teintée de *Desert blanc* de Nell Shipman, nous avons prévu une ambiance jazzy des années 20, avec accompagnement au piano.

G. M. : Montrerez-vous des vidéos de femmes ?
J.B. : Bien sûr, les tous premiers films inédits de Liliana Cavani, au studio Varia ainsi que d'autres ; il est d'ailleurs très important que l'on s'équipe en matériel de projection afin de montrer les archives de grandes réalisatrices de talent. Je vous signale, également, que le Centre Simone de Beauvoir renferme des vidéos faites par des femmes d'une valeur culturelle inestimable !...

G. M. : Préparez-vous 1992 ?
J.B. : Nous organisons déjà des tournées en province et pourquoi pas, bientôt en Europe ?! Nous avons un système de sous-titrage très ingénieux qui a été créé par la Société Dune de Malakoff (qui n'incruste pas le sous-titre sur la pellicule, mais qui se place au-dessous du film). Le sous-titrage d'un long métrage revient à environ 5 000 ou 7 000 F. Ce système est utilisable pour des sous-titres en n'importe quelle langue, bien sûr, mais nous attendons des subventions pour pouvoir faire des sous-titres tant en anglais qu'en français, car nous n'avons pas les moyens de Cannes ; et puis, nous pourrons conquérir l'Europe... (rire).

G. M. : Avez-vous organisé un Marché ?
J.B. : Oui, mais à petite échelle ; on présente des réalisatrices à des acheteurs... L'an dernier, trois films français ont été achetés et distribués dont *Classified people* de Yolande Zauberman et *Zot Cafe Zouzou* de Véronique Mucret. Ce n'est pas beaucoup, mais c'est un bon début !

G. M. : Y aura-t-il des films lesbiens ?
J.B. : Oui, il y aura un film allemand *La vierge mécanique* de Monica Treut ; c'est un grain de sable dans le rouage... mais il en faut des grains de sable !... Le film est très dur, très *hard* mais il y a l'humour en plus... et ça, c'est très important !...

G. M. : Combien de spectateurs attendez-vous ?
J.B. : Environ 35 000, beaucoup de femmes et d'hommes aussi, nous attendons aussi beaucoup d'étrangers ; il faut dire que nous avons bien développé le système de « logement chez l'habitant » qui est peu coûteux.
Nous attendons aussi beaucoup de jeunes et, cette année, nous avons créé « une carte d'accréditation jeune professionnel(le)s » pour les pros de l'audiovisuel ; nous avons voulu, ainsi, favoriser les contacts entre les gens du métier et de jeunes comédiennes pourront aussi primer leur meilleur court métrage.
A l'heure qu'il est, nous avons déjà établi 1 500 invitations ; le nombre de spectateurs a doublé depuis 4 ans, nous attendons donc plus de 35 000 personnes contre 20 000 l'an dernier.

Propos recueillis par
Géraldine Moreau

troisième travaille avec l'Association des producteurs. La première est Luci Cortez qui vient de terminer son film *El Secreto de Romella*. La seconde est Maria Novaro ; elle a réalisé trois courts métrages dont un magnifique *Una isla rodeada de agua*, présenté au FIFF, cette année. La troisième est la India Maria. Son film s'appelle *Ni de aqui, ni de aya !* Non seulement les producteurs officiels l'ont financé mais il constitue le plus important succès commercial du cinéma mexicain ! C'est la réalisatrice qui a gagné le plus d'argent au Mexique pour un film ! Sur le patrimoine de 5 000 films, vont enfin s'ajouter maintenant des réalisations de femmes. Matilde suit ce cinéma féminin de très près et jubile.

Mémoire

Laissons Matilde nous donner l'image de fin : *« J'ai été celle qui a ouvert la porte pour les femmes dans le cinéma et suis très estimée dans mon pays et ailleurs dans le monde pour mon travail. Je suis fière d'avoir résisté, c'était important pour toutes les femmes de mon pays. Maintenant la moitié des étudiants sont des femmes. Dans quelques années, il y aura de nombreuses femmes dans le cinéma, le théâtre, la sculpture, la musique et dans tous les domaines professionnels d'où elles étaient exclues. Pour moi, c'est une grande victoire ! »*

Catherine Marjollet

Documents utilisés : Entrevue dans Ciné-Club Inba 1986. Programme 1989 du FIFF. Article de Françoise Le Pennec Escarpit dans *l'Humanité* du jeudi 16 mars 1989.

Mathilde Landeta



Photo Claire Goriot

grand dam de ses parents et recherche un emploi autre que celui de maquilleuse, seul statut toléré pour une femme sur un plateau de tournage. Elle réussit à se faire embaucher comme script-girl par Fernando Fuentes, un des meilleurs cinéastes de l'époque. Matilde Landeta est la première femme script au Mexique. Elle l'est encore aujourd'hui, 55 ans plus tard ! C'est dire la ténacité et l'énergie qu'a dû déployer cette femme exceptionnelle pour obtenir ce qu'elle voulait : faire du cinéma, domaine réservé aux hommes mexicains.

Assistante de réalisation

Mais Matilde, farouche n'a qu'une idée en tête : diriger un film. Elle a déjà travaillé 12 années comme script et a fait ses preuves. Elle est fort bien considérée de ses collègues et parvient à donner des cours de technique cinématographique dans la première Académie de cinéma, en 1945. Elle ignore que c'est la limite qu'*ils* ont fixée pour elle. Quand elle commence à prospecter pour trouver un poste d'assistante, on lui répond d'abord poliment puis on refuse de l'entendre et finalement elle est insultée, y compris par le Syndicat des réalisateurs, ce qui leur semble légitime puisqu'elle insiste délibérément. Les plus virulents qui sont les plus nombreux lui assènent l'argumentation de choc du mâle atteint dans ses privilèges : une femme *ne peut pas* diriger un film, elle *doit* être à la maison, comme les autres... Elle tient tête, meurtrie par les humiliations répétées qu'elle subit. Quelques amis la soutiennent malgré tous. Elle finit par gagner : elle décroche un contrat et travaillera pendant deux ans comme assistante de réalisation auprès de trois réalisateurs : Emilio Fernandez, Julio Bracho et Roberto Gavaldon. Elle se « fera la main » sur les 15 films de ces réalisateurs.

Réalisatrice

La nécessité et l'urgence de diriger ses propres films la travaillent. Forte de son expérience, elle s'adresse aux producteurs, regroupés en association. Là, il lui est impossible de négocier quoi que ce soit. L'argent et les valeurs morales constituent les seuls référents de ces messieurs, potentats du cinéma. Entre-temps, Matilde renoue avec sa famille à qui elle emprunte l'argent qui lui permettra de réaliser ses trois films : *Lola Casanova* en 1948, *la Negra Angustias* en 1949 et *Trotacalles* en 1951. Elle écrit les scénarii et dirige les tournages, à son grand bonheur. Le premier des trois est carrément boycotté, le second et surtout le troisième connaissent un grand succès. Elle réalise alors 200 courts métrages environ pour un producteur américain, dont une centaine constitue une série de contes pour enfants. Pour la première fois, elle est payée comme un réalisateur. Depuis longtemps, elle prépare son quatrième film : *Tribunal de Menores*. Le scénario est prêt, le film parlera de la délinquance. Elle signe un contrat avec la Banque du Cinéma, son premier contrat officiel au Mexique, enfin ! Les producteurs la font attendre, demandent des changements et finalement lui achètent le scénario. Il est trop tard, ils ont déjà confié la réalisation à un débutant. Sa carrière de réalisatrice prend fin ici en 1956.

Cinéma mon amour

Matilde continue néanmoins à travailler pour le cinéma, plus que jamais. Elle écrit des scénarii, donne des cours et des conférences, gère une salle pendant 12 ans, fonde des coopératives pour subventionner la création. Elle intervient dans le syndicat des auteurs puis des réalisateurs. Elle préside pendant 4 ans l'Académie mexicaine des Sciences et Arts cinématographiques. Elle fait également partie de la Fondation des Cinéastes Mexicains. C'est une grande Dame du cinéma à qui on rend hommage partout y compris dans son pays mais à quels prix ?
A nouveau, il y a quelques années, elle proposait de tourner trois contes érotiques. Les producteurs acceptent, achètent le scénario mais n'ont toujours pas versé l'argent... A 75 ans, Matilde continue de déranger ces Messieurs du cinéma mexicain. Elle a toujours refusé de servir une image de la femme mexicaine, soumise, silencieuse et victime. Elle veut montrer des femmes fortes, héroïnes ou témoins marquantes de leur époque. Elle met en scène des femmes qui créent, qui parlent, qui vivent et qui décident, comme elle. Les hommes de son pays l'ont faite taire. En 1986, Matilde Landeta laissait échapper son amertume : *« Parfois, j'ai envie de pleurer. Je réalise que je suis une femme et cela me donne envie de pleurer. Mais j'ai oublié cet épisode et je me consacre désormais à l'écriture. »*

Ses films

Lola Casanova raconte l'histoire d'une femme blanche, enlevée par les Indiens lors d'une tuerie, qui choisit d'aimer un Indien et de vivre avec lui dans sa tribu. Matilde Landeta soulève ici le problème des minorités ethniques et de la rencontre culturelle qui a surgi après bon nombre de massacres, d'exclusions et de ségrégations.
La Negra Angustias est l'épopée d'une métisse farouche qui devient colonelle de Révolutionnaires. Une femme déterminée qui lutte pour sa reconnaissance et ses idéaux de liberté.
Trotacalles est un film qu'elle bâtit à partir d'un premier travail du réalisateur Luis Spota. Il traite de la prostitution et de l'exploitation des femmes en parallèle d'une société bourgeoise tranquille.
Matilde Landeta prépare son cinquième long métrage. Il n'y aura pas d'héroïne, d'images de femmes fortes, comme dans ses précédents films. C'est l'histoire d'une Indienne qui vit dans la montagne, sans eau, sans gaz et sans électricité. Cette femme est seule. Elle fait comme tant d'autres : elle part travailler à Mexico. Elle doit tout apprendre : allumer la lumière, utiliser un réchaud, un robinet d'eau, répondre au téléphone... La difficulté du mélange culturel au Mexique, qui a une population de 8 millions d'Indiens, est vécue à travers l'intégration de cette jeune femme qui ne parle pratiquement pas espagnol. Elle se retrouve dans une famille qui n'arrive pas à prononcer son nom. Ils l'appellent Maria pour plus de commodité. A partir de ce moment-là, elle commence à perdre son identité, ses coutumes, sa culture. Elle va commencer à souffrir. Pour Matilde, il s'agit de parler de la douleur que génère toute forme d'adaptation et particulièrement celle de l'intégration ethnique, phénomène universel de nos jours.

Autres réalisatrices

Vingt ans après l'arrivée tapageuse de Matilde dans le cinéma mexicain, arrive une non moins célèbre Marce Violante, indépendante elle aussi des circuits officiels et qui a dû créer pour exister des structures financières de soutien, dont une coopérative. Vingt ans plus tard, trois cinéastes apparaissent mais les structures machistes ont ostensiblement bougé. L'une appartient à l'Académie Nationale Cinématographique, la seconde intervient à l'Université nationale de cinéma et la

Portrait

MATILDE LANDETA DESPERADA DU CINÉMA MEXICAIN



Mathilde Landeta

Présidente du jury du 11e Festival de Films de Femmes de Créteil, Matilde Landeta a eu la gentillesse de nous accorder une interview passionnante. Elle nous raconte avec émotion son parcours accidenté de pionnière du cinéma mexicain qui prend l'image d'un mauvais mélo, quand on naît au début du siècle dans une société machiste.

Matilde Landeta est née le 20 septembre 1913 au Mexique. Elle grandit dans une famille bourgeoise catholique qui ne badine pas avec l'éducation de ses filles. Elle n'a été autorisée à aller au cinéma que dans des situations exceptionnelles. Celui-ci est considéré comme un divertissement par son milieu, non comme une expression encore moins comme un art. Les jeunes filles bien élevées peuvent à la rigueur regarder des films sages ou drôles, dans des salles correctes s'entend. Le cinéma représente un lieu de perdition, où il est dangereux de frayer pour la gent féminine. A ce moment-là, les femmes ne font pas de cinéma, elles jouent et sont traitées à cet égard comme des actrices aux mœurs faciles. Elles sont issues de classes sociales défavorisées et pour elles, être actrices constitue une promotion. Approcher de trop près le monde du cinéma pour une Dame c'est prendre le risque de la confusion d'appartenance. Aussi, quand Matilde décide de devenir script, assistante puis réalisatrice, c'est le scandale pour sa famille. Elle restera brouillée avec eux une quinzaine d'années. Seul, son frère l'aidera tout au long de sa carrière. En effet, c'est par lui que cette cinéaste incomparable naîtra.

Script

En 1932, Matilde est encore au lycée. Son frère fait ses débuts comme acteur mais aussi comme technicien, au moment où le cinéma devient parlant. Elle assiste alors à de nombreux tournages et se passionne pour le 7e art. Elle abandonne bientôt ses études, au

Portrait

MATILDE LANDETA DESPERADA DU CINÉMA MEXICAIN



Mathilde Landeta

Présidente du jury du 11e Festival de Films de Femmes de Créteil, Matilde Landeta a eu la gentillesse de nous accorder une interview passionnante. Elle nous raconte avec émotion son parcours accidenté de pionnière du cinéma mexicain qui prend l'image d'un mauvais mélo, quand on naît au début du siècle dans une société machiste.

Matilde Landeta est née le 20 septembre 1913 au Mexique. Elle grandit dans une famille bourgeoise catholique qui ne badine pas avec l'éducation de ses filles. Elle n'a été autorisée à aller au cinéma que dans des situations exceptionnelles. Celui-ci est considéré comme un divertissement par son milieu, non comme une expression encore moins comme un art. Les jeunes filles bien élevées peuvent à la rigueur regarder des films sages ou drôles, dans des salles correctes s'entend. Le cinéma représente un lieu de perdition, où il est dangereux de frayer pour la gent féminine. A ce moment-là, les femmes ne font pas de cinéma, elles jouent et sont traitées à cet égard comme des actrices aux mœurs faciles. Elles sont issues de classes sociales défavorisées et pour elles, être actrices constitue une promotion. Approcher de trop près le monde du cinéma pour une Dame c'est prendre le risque de la confusion d'appartenance. Aussi, quand Matilde décide de devenir script, assistante puis réalisatrice, c'est le scandale pour sa famille. Elle restera brouillée avec eux une quinzaine d'années. Seul, son frère l'aidera tout au long de sa carrière. En effet, c'est par lui que cette cinéaste incomparable naîtra.

Script

En 1932, Matilde est encore au lycée. Son frère fait ses débuts comme acteur mais aussi comme technicien, au moment où le cinéma devient parlant. Elle assiste alors à de nombreux tournages et se passionne pour le 7e art. Elle abandonne bientôt ses études, au

Libération

11-12 MARS 89

GUIDE

Du 10 au 19 mars, le XIe Festival international de films de femmes de Créteil

ALICE AU PAYS DE MELIES



Les pionnieres

Festival de Films de femmes. Il ne faut voir dans cette appellation aucune forme d'unité organique ou chromosomique. C'est ainsi que Jackie Buet et Elisabeth Trehard entendent gérer l'image de marque de leur manifestation, hors des clans et des chapelles. Le XIe Festival de Créteil présente des films réalisés par des femmes, il est ouvert à tous les courants de pensée et de sensibilité. Dès les origines, les femmes furent présentes dans l'aventure cinématographique. On laisse son sectarisme au vestiaire et on compte les points.

Alice Guy

Alice Guy a juste 22 ans lorsque Léon Gaumont l'engage, en 1895, comme secrétaire. C'est l'année ou les frères Lumière inventent le cinéma. Gaumont manque de personnel pour tester ses appareils de prises de vue. Qu'à cela ne tienne, Alice offre ses services. Léon accepte à condition que cette *« activité annexe »* n'empêche pas la jeunette de faire son boulot de secrétaire! Vers 1896-97, Alice Guy réalise *la Fée aux choux*, premier film mis en scène par une femme. Et un des premiers films de fiction, contemporain des débuts de Méliès. Presque tous les films produits par la firme jusqu'en 1905 sont réalisés par Alice Guy. Féeries, chromos, aventures picaresques..., en tout 200 bandes de quelques minutes chacune. Elle découvre Louis Feuillade, et lui cède sa place après son mariage avec l'opérateur Herbert Blaché en 1907.

Germaine Dulac

Germaine Dulac a plus de trente ans lorsqu'elle réalise, en 1915, son premier film. Critique, elle n'a plus l'innocence émerveillée d'Alice Guy et pense que le cinéma devrait prendre son autonomie par rapport au roman et au théatre. De sa rencontre avec le premier vrai critique français du 7e Art, Louis Delluc, sortira *la Fête espagnole* (1919). Dans les années vingt, Dulac, Delluc, Gance, L'Herbier, Epstein formeront la première avant-garde hexagonale. La recherche d'écritures nouvelles (surimpressions, flous, montage rapide...) prime alors sur le contenu. Germaine tourne, sur un scénario d'Antonin Artaud, le premier film surréaliste de l'histoire du cinéma, *la Coquille et le clergyman* (1927). L'arrivée du parlant et l'industrialisation du cinéma brisent la carrière de Dulac.

Dorothy Arzner

D'abord monteuse, Dorothy Arzner conséquente à Hollywood. Avec *Wild Party* (1929), elle se spécialise dans les comédies un brin sophistiquées, parfois tragiques comme *l'Obsession de Mme Craig* (1936). Son film le plus célèbre demeure *Dance, girl, dance* (1940), portrait de deux danseuses au profil différent. Les féministes des années 70 ressortent de l'ombre l'œuvre de Dorothy Arzner qui décrivait avec un soin tout particulier la femme américaine des années 30 à 40.

Maya Deren

Un film marque, pour les historiens, la naissance de l'underground américain, *Meshes of the afternoon*, réalisé en 1943 par Maya Deren et son époux Alexander Hammid. Proche des premiers films de Cocteau — que Deren découvre plus tard — *Meshes* est une curieuse allégorie sur les phantasmes féminins. Danseuse de formation, Maya n'hésite pas à se mettre elle-même en scène dans *Meshes* et *At Land*(1944). Maya Deren écrit également des textes théoriques, et participera, en 1952, à la fondation de la première coopérative de diffusion de cinéma expérimental US. Anger, Mekas, Warhol avoueront tous une dette à Maya Deren.

Agnes Varda

Venue de la photographie, Agnès Varda signe, en 1955, la réalisation de *la Pointe courte*, un film épuré, produit avec peu de moyens, qui anticipe sur la future nouvelle vague. *Cléo de 5 à 7* (1962), *le Bonheur* (1965) sont des approchesinédites du « féminin ». Ouverte à tous les courants de pensée qui secouent les sixties, Varda témoigne pour Cuba, le Vietnam, les Black Panthers, et le mouvement hippie (dans l'admirable *Lions Love*, 1969). Le féminisme pur et dur la rattrape dans les années 70. Elle paie son écot à la cause avec le très daté *l'Une chante, l'autre pas* (1976). Mais retrouve son ton personnelle avec *Mur murs* et *Documenteurs* (1980), et surtout *Sans toit ni loi* (1985).

Mai Zetterling

Sensiblement de la même génération qu'Agnès Varda, la Suédoise Mai Zetterling commence, dès 1941, une carrière d'actrice. Elle sera dirigée, en 1947, par Ingmar Bergman. Elle passe à la réalisation en 1964 avec *les Amoureux*, film ou trois jeunes femmes revivent des épisodes de leur vie à l'occasion d'un accouchement. L'influence de Bergman est omniprésente. Avec *les Filles* (1968), Mai Zetterling s'affiche comme la pionnière de l'ultraféminisme.



IMAGES DE FEMMES NOIRES : « ILLUSIONS »

En 1942, Mignon Dupree (à droite sur la photo) administre un studio hollywoodien. Elle est noire d'origine mais la couleur de sa peau ne laisse pas supposer. Sa rencontre avec une jeune chanteuse black l'oblige à prendre position. Admirablement filmé en noir et blanc par Julie Dash, « Illusions » (1982) peut passer pour un film d'époque (grain de la pellicule et costumes des acteurs). Depuis près de quinze ans, Julie Dash tente par ses films (courts et moyens métrages) de repenser la place et l'histoire des femmes noires dans la société et les médias américains. « Illusions » est l'un des trente films réalisés par des femmes de la diaspora noire et présentés par le XIe Festival de Créteil. Une première en France.

R.B.

● **Ce week-end** : « Fundi : The Story of Ella Baker », de Johanne Grant (USA, 1981, le 11 à 12 h 15), « la Ronde des vodu », d'Elsie Hass (France-Haiti, 1986, le 12 à 16 h), « Zambuzanga » de Sarah Maldoror (France-Angola, 1972, le 11 à 16 h). Ainsi que deux chefs-d'œuvre absolus de Shirley Clarke : « Harlem Story » (1963), le 12 à midi et « Portrait of Jason » (1967), le 12 à 22 h. Tous deux à la Maison des arts.



EN COMPÉTITION : « L'ACTRICE ET SON FANTÔME »

La jeune Qiu Yun refuse l'argent que lui donne son père pour continuer ses études. Elle veut devenir actrice de théâtre et d'opéra. Mais elle souhaite jouer des rôles masculins, et pas seulement de la figuration de « bonne femme ». « L'Actrice et son fantôme » est le premier film de la Chinoise Huang Shu Qin (1987), qui combine l'art, l'allégorie, la légende, avec les difficultés sociales et existentielles que rencontre l'héroïne. Même si certaines allusions échappent au spectateur occidental, il faut se laisser entraîner par la beauté des masques et des images. « L'Actrice et son fantôme » est l'un des onze films internationaux présentés en compétition officielle.

R.B.

● **Maison des Arts**, place Salvador-Allende, 94000 Créteil. Tel : 49 80 90 50. Le 13 mars à 16 h, le 16 à 15 h et le 18 à 12 h. En compétition ce week-end : « A corps perdu » de Léa Pool (Canada, le 11 à 15 h), « la Vierge mécanique », de Monika Treut (RFA, le 12 à 18 h) et « Johanna d'Arc

LE FESTIVAL DE CRETEIL

Programme

Quarante jeunes réalisatrices venues du monde entier seront à Créteil pour présenter soixante longs ou courts métrages, fictions ou documentaires. Dix jeunes comédiennes primeront le meilleur court métrage. Dès lundi, dans le Guide, leurs remarques, leurs commentaires. Au menu : trente films réalisées par des femmes noires (voir ci-contre), un autoportrait de Delphine Seyrig en dix longs métrages, les documentaires que Liliana Cavani a réalisé avant *Portier de nuit*, un hommage à l'Office national du Canada qui fête ses cinquante ans, un panorama des films distribués en France en 1988. Quelques *Delicatessen* : les films de la pionnière canadienne des années vingt, Nell Shipman, deux films de Mathide Landeta, cinéaste mexicaine des années quarante et cinquante, et deux films de Shirley Clarke, la première Américaine blanche à avoir filmé Harlem.

● **Programme complet**, au Bureau du Festival, Maison des arts, place Salvador-Allende, 94000 Créteil.

LES BANDES DES QUATRE

India Song

India Song (1975), d'abord conçu pour le théâtre, illustre l'un des thèmes majeurs de Marguerite Duras : les aventures de la mémoire. Duras en tire un film qui secoue la syntaxe cinématographique.

Jeanne Dielman

Influencée par le cinéma expérimental américain, Chantal Akerman conçoit, avec *Jeanne Dielman* (1975) — ou trois jours de la vie d'une ménagère, prostituée d'occasion —, un nouveau cinéma qui, avec celui de Wenders, flânait « au fil du temps ».

● **Jeanne Dielman** est programmée le 16 mars à 12 h, 16 h et 20 h. Et **India Song** en soirée de clôture le 21 mars à 20 h 30.

Trois hommes et un couffin

Coline Serreau était loin de se douter qu'avec *Trois hommes et un couffin* (1985), elle allait réaliser le plus gros succès commercial de la décennie! Quoi qu'on en pense esthétiquement, son film tombait à pic sur un de ces fameux phénomènes de société (les nouveaux « pères-poules ») qui travaillent le populaire.

● **Romuald et Juliette**, son dernier film, passe en avant-première le 17 à 21 h.

36 Fillette

Actrice de formation, Catherine Breillat donne, avec *36 Fillette* (1988), le premier film « documentaire » sur l'éveil sexuel d'une toute jeune adolescente. Ni Lolita ni Sainte-Nitouche.

Libération

16 MARS 89

FESTIVAL DE FILMS DE FEMMES

Chaque jour, autour d'un film, deux générations de femmes. Aujourd'hui la jeune actrice Félicité Waoussi a vu « l'Actrice et son fantôme » de Huang Shuqin.

Félicité Waoussi: actrice, noire, sans masque

« Avant *Black Micmac I et II*, j'ai fait un long métrage avec un Hongrois, Peter Gothar; le film s'appelait *le Temps*. Après j'ai joué dans *Je soussigné cardiaque* de Sony Labou Tansi, mis en scène par Gabriel Garran; en 88, dans *Boris Godounov* de Pouchkine, mise en scène par Lucio Mad. Quelques courts métrages, un projet de long métrage, et puis des projets de théâtre, surtout.

A treize ans déjà, je voulais faire ce métier; il n'y avait pas d'actrices noires auxquelles je puisse m'identifier. Mais j'adorais Bette Davis, Katherin Hepburn, et Marilyn Monroe. Il y avait aussi les chanteuses africaines des années 60: Myriam Makeba, Uta Bella, Bella Belo... Et puis, assez tard, j'ai découvert Dorothy Dandridge.

Je suis venue à Créteil pour la programmation de films de femmes noires. Le passé féministe du festival ne m'intéresse pas. Je viens ici pour rencontrer Sarah Maldoror, ou encore Angela Davis, bien qu'elle ne fasse pas de cinéma. Voir ce qu'elles font ou ont fait.

Dans le film de Huang Shuqin, je me suis parfois identifiée car je crois que c'est une souffrance de faire le métier d'actrice. Elle est allée tellement loin dans son désir de pouvoir jouer un rôle d'homme qu'elle a fini par avoir un problème d'identité dans la réalité. Par défi envers les hommes. Ce sont toujours les autres qui vous mettent en situation de déséquilibre. De la même manière, pour les réalisateurs africains, je ne suis plus africaine, alors que pour les Européens, je ne suis pas à ma place parce que le public a besoin de héros qui lui ressemblent, donc blancs. Je me sens d'abord comédienne avant d'être noire; l'actrice du film chinois se sent d'abord femme même si elle doit jouer des rôles d'homme. Or, dans l'opéra chinois, ça passe à cause du maquillage. Nous on ne peut pas se cacher derrière un maquillage.

Huang Shuqin: l'opéra dans le cinéma

« Je suis née à Shanghai en 1940. Mon père était un des cinéastes qui, dans les années cinquante, ont fondé cette école dite réaliste, annonçant le réalisme à l'italienne. Ma mère était comédienne. J'ai terminé mes études en 1964 à l'Académie d'art cinématographique de Beijing. En 1981, j'ai commencé à réaliser des films en indépendante. *L'Actrice et son fantôme* est le cinquième film que j'ai tourné pour les studios de Shanghai.

Dès 1925, une Chinoise avait écrit et réalisé un film. Il a fallu attendre les années cinquante pour que d'autres l'imitent. Mais elles se sont formées par elles-mêmes. Comme vous le savez, pendant les dix ans de la Révolution, il n'y a pas eu de production. Mais depuis 1978, on dénombre 59 femmes cinéastes et elles ont déjà produit 182 films.

Le personnage principal du film que je présente à Créteil m'a été inspiré par une jeune actrice, Xu Shouli, qui connaît un grand succès en Chine. A travers elle, j'aimerais montrer ce qu'il y a d'ordinaire et d'extraordinaire dans la vie de toute femme. Dans *l'Actrice et son fantôme*, elle interprète le rôle d'une jeune fille qui joue un rôle d'homme, ce qui est courant dans l'opéra chinois. Elle porte donc un masque. Dès son enfance, elle affectionnait le personnage traditionnel dans l'opéra de Zhong Kui, image d'un bon génie, un homme généreux quoique laid dont le rôle dans l'opéra est de *« trouver un bon mari pour sa sœur »*. Dans le scénario, la jeune actrice est traumatisée par l'exemple de sa mère, elle-même actrice déçue à cause d'un mauvais mariage. Elle décide donc d'incarner le seul homme qu'elle juge parfait, Zhong Kui. Elle dira: *« Je me suis mariée avec la scène »*. J'aurais pu évidemment choisir une femme plus commune, mais l'univers de l'opéra chinois m'est familier depuis l'enfance et j'en aime le vocabulaire esthétique. Dans ce personnage, j'ai trouvé le point d'équilibre.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE VAN HOVE

● Maison des Arts de Créteil, Grande Salle. 15H. « L'Actrice et son fantôme ».



DR

13 MARS 89

FESTIVAL DES FILMS DE FEMMES

Chaque jour, deux femmes regardent le même film, aujourd'hui, « Mister Freedom » de William Klein. Fabienne Périneau, jeune comédienne, salue Delphine Seyrig, la pionnière..

Fabienne Périneau sur les traces de Delphine

« J'ai une formation classique de théâtre: une pièce de Duras, *Agatha*, en 1988; *Tête d'or* de Claudel en 1986; *le Perfectionniste* d'Henri Garcin en 1987. Au cinéma, j'ai un des rôles principaux dans *Envoyez les violons* de Roger Andrieux; puis *Quelques jours avec moi* de Claude Sautet. Le cinéma, c'est juste depuis un an.

» Je suis très attirée par des comédiennes comme Delphine Seyrig, Fanny Ardant, Nicole Garcia ou Catherine Sellers. Elles ont construit leur métier par rapport à elles-mêmes. Je n'ai pas vu le film de William Klein, *Mister Freedom*, mais c'est à travers Delphine Seyrig que j'ai découvert Buñuel ou l'univers de Duras. Plus par ce qu'elle y a apporté d'elle-même, par ses choix, par sa rigueur. Elle exprime particulièrement bien ce décalage entre l'homme et la femme. Nous aussi, dans les années 68, on a rêvé de quelque chose; avec la maturité, elle semble encore mieux l'exprimer. Delphine Seyrig transpose parfaitement l'univers de Duras, mais en même temps elle a un souci des autres. Même si ce n'est pas mère Térésa! C'est par cette douceur grave qu'elle est d'autant plus forte. Et d'autant plus sérieuse par sa fantaisie.

J'ai très envie de travailler avec des femmes. Avec une femme que j'aime, je ferais quelque chose de beaucoup plus constructif. En ce moment, il y a une femme très intéressante qui écrit pour le théâtre, c'est Constance Delaunay.

» Nous, les comédiennes, on ne nous demande pas souvent d'être nous-mêmes; Delphine, elle, a trouvé en elle-même sa dimension universelle. Par exemple, ce qui aurait pu être un défaut de prononciation est devenu un phrasé. Avec la même exigence qu'une Delphine Seyrig, que puis-je attendre, moi, aujourd'hui, d'un auteur?.

Delphine Seyrig: vive la vidéo!

« Pour moi, faire *Mister Freedom* en 1968 avec William Klein, c'était dans la droite ligne de ce que je cherchais, c'était travailler avec des auteurs. Mon premier film, c'était *Pull My Daisy* de Robert Frank et de Jack Kérouac; mon deuxième, un film de Resnais et Robbe-Grillet; mon troisième, Resnais et Queyrol. Puis il y a eu *Mister Freedom*. Je n'imaginais même pas qu'on puisse faire autre chose. Se confronter à des auteurs. Je pense que l'esprit du film de Klein est tout à fait contemporain. Il y a même un rapport direct entre le film de Klein et celui, en compétition, d'Ulrike Ottinger, *Johanna d'Arc of Mongolia*, dont la première a eu lieu ici, hier. C'est d'abord un type de narration moderne; pas linéaire, pas XIX^e^ siècle. Il y a le même goût de l'excès, de l'extrême.

William Klein aime les choses extrêmes, il les voit. Ulrike Ottinger a le même genre de perception hors codes. Ils ont tous les deux une liberté d'écriture qui me lave les yeux. Une vision du XX^e^ siècle. Pourquoi l'art cinématographique est-il resté si en arrière? Quand on lit des bouquins, on peut trouver une écriture de notre temps; quand on va au cinéma, non. C'est pourquoi Créteil est exceptionnel. Lorsque j'ai un peu de temps, j'ai presque plus envie d'absorber de la lecture que du cinéma. Si j'avais du temps, je verrais plutôt de la vidéo. La vidéo est indépendante, moi c'est ça qui m'intéresse.

» On me dit parfois que je suis un modèle pour les jeunes actrices. Mais je n'ai rien à leur proposer. Ou seulement qu'elles devraient se tourner vers la vidéo. Les réalisateurs de vidéo sont libres parce qu'il n'y a pas de public, donc pas de producteurs pour faire des sous avec. Ils sont libres comme René Clair l'était; comme Buñuel l'était à l'époque du *Chien andalou*. J'imagine que si j'étais une jeune comédienne, je me précipiterais sur la vidéo et les réalisateurs de vidéo indépendants

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE VAN HOVE

● Maison des arts de Créteil. Ce soir, dans la grande salle *Mister Freedom* 1968, de William Klein. Rencontre avec Delphine Seyrig en présence de William Klein. A 12h, petite salle *Johanna d'Arc of Mongolia* d'Ulrike Ottinger. 1989



DR

14 MARS 89

FESTIVAL DES FILMS DE FEMMES

Une jeune comédienne, Sophie Minet, en quête de qualité et de rigueur, découvre « le Travail du fer », film d'animation de Celia Canning.

Sophie Minet: le paradoxe de la comédienne

« J'ai commencé par le Cours Lecoq, juste après le bac. Je voulais commencer par un travail de corps pour briser le classicisme issu de la Comédie-Française, être plus proche de Mnouchkine. Ça m'a lassée. Le texte me manquait. Au Cours Florent, je ne m'y suis pas retrouvée non plus: si on n'a pas un physique de jeune première, on ne vous y donne pas de directions. Enfin, je suis tombée sur un professeur, peut-être classique, mais qui m'a fait découvrir la rigueur: la respiration, le texte, comment créer un personnage. Parallèlement, j'ai essayé de rentrer dans le milieu professionnel; ça n'a absolument pas marché. J'ai alors commencé à travailler dans de petites troupes; on montait nos spectacles nous-mêmes. Ça marchait moyennement, jusqu'aux *Eaux et forêts* de Duras, qui, elle, a bien marché. Le cinéma ne m'intéressait pas plus que ça. D'autant qu'on m'a dit cent fois: « Avec votre gueule, faire du cinéma, mais ça ne va pas! » C'est à ce moment que Tacchella m'a proposé un rôle; j'ai accepté avec plaisir. Puis Charlotte Silvera. J'ai finalement été très heureuse de faire du cinéma.

Travailler avec une femme s'est avéré différent. Charlotte ne prend pas une grosse pour jouer un rôle de grosse. Même moi, elle était gênée de me faire jouer une salope parce que, me disait-elle, on pourrait penser que c'est à cause de ton visage. Avec elle, le cinéma ressemble au théâtre. Les femmes n'ont pas trouvé leur place dans le cinéma français. On retient surtout qu'elle a été l'assistante de Wenders... Non, elle est réalisatrice. En tant que comédienne, je travaillerais bien avec quelqu'un comme Celia Canning. Dans son court métrage, on sent sa rigueur. Il n'y a pas de comédien, puisque c'est un film d'animation; seulement leurs photos découpées qui s'agitent; pourtant des sentiments passent. Cette rigueur me correspond. »

Celia Canning: rigoler en travaillant

On n'a pas été spécialement rigoureux; ces images, elles se sont imposées. Dès la sortie de l'école des Gobelins, tous les six, on a eu envie de faire nos propres films. Règle de base: on avait tous envie de rigoler.

On n'en vit pas très bien, mais on a rigolé comme c'était prévu. Depuis *Massacre à la poinçonneuse* en 83, jusqu'à *Travail du fer*. On a choisi de travailler avec des photos découpées, retouchées. On avait déjà bricolé en découpant des personnages sur des diapos. Un week-end, avec des copains, on s'était photographiés. On fait à peu près un film par an. En revanche, celui-là, on l'a fait en trois mois. Pourquoi le court métrage? C'est sûrement lié à l'animation, on ne raconte pas la même chose qu'en prise réelle, sinon on le ferait en prise réelle. Ce sont plutôt des petites poésies, des petites boutures.

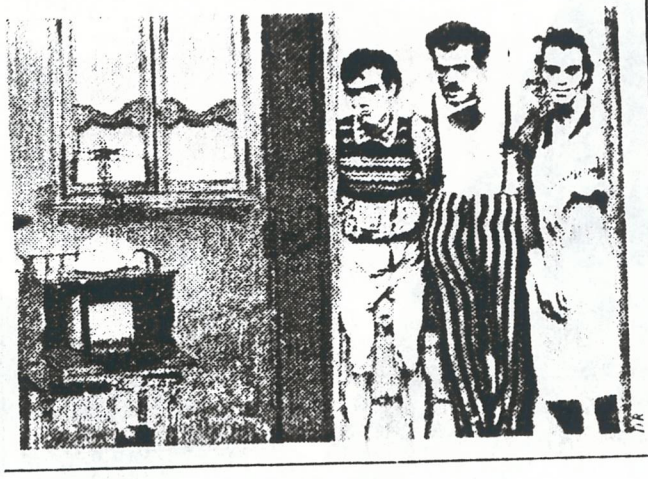
La bande-son, bruitage et voix off, date de 83. Neri a fait ça à l'école sur un mini-cassettes pourri.. Plus tard, on a fait un story-board axé sur le bruitage, des frottements depieds sur le paillasson, surtout.

Si ça avait été fait avec des comédiens, on les aurait utilisés exactement de la même manière; on leur aurait demandé de ne pas avoir d'expression, de faire minimaliste. Naturel.. On était partis de l'idée de cette famille, fixée là depuis des années, qui n'a plus rien à raconter. Des morts-vivants. Si on coupe l'image, les voix rétablissent ce genre de visage. Des êtres humains finalement. Il y a même le chien heureux qui marche dans les feuilles mortes du jardin (rires).

Nous ne sommes pas des militants du court-métrage. Si on avait un projet de deux heures, on aurait appelé ça un long métrage. En tout cas, le clip qu'on prépare sera fait pour le cinéma qu'on repiquera ensuite en vidéo. Parce que quand même, on veut une belle image... »

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIE VAN HOVE

● Maison des arts de Créteil, ce soir, Petite Salle, 22h. Courts métrages français en compétition dont *le Travail du fer* de Celia Canning et Neri Catineau. Tel 49 80 90 50.



DR

11e FESTIVAL INTERNATIONAL DE FILMS DE FEMMES DE CRÉTEIL

ANGELA, LILIANA, DELPHINE ET LES AUTRES...

Le Festival international de films de femmes de Créteil est un événement artistique et sociologique unique au monde.

Au cours des années, le festival s'est construit à partir de courants de pensée alternatifs. D'un lieu majoritairement féminin, correspondant à une période faste des mouvements féministes à travers le monde, le public s'est élargi, la mixité y est devenue réelle, et le festival a pris sa place parmi les rassemblements qui comptent. Des centaines de films découverts, des dizaines de réalisatrices révélées, des films d'auteur devenant des succès commerciaux (Varda, Akerman, Pool !), tout ceci prouve, si nécessaire, l'impact de la manifestation depuis sa création courageuse.

La onzième édition du festival reconduit les sections attendues par le public, l'autoportrait d'une comédienne, « Enthousiasmes et découvertes », le panorama des films de femmes distribués en France en 1988, la compétition de soixante films inédits en France, de fiction ou documentaires, couronnée par l'attribution des prix du public de l'Association des femmes journalistes et des jeunes réalisatrices.

Autoportrait de Delphine Seyrig avec dix de ses films

« Ce n'est pas une femme, c'est une apparition », disaient d'elle Truffaut-Léaud dans *Baisers volés.* Depuis *l'Année dernière à Marienbad,* de Resnais (1960), elle n'a cessé de tourner, marquant de sa présence, de son jeu intimiste, de son immense talent et de ses prises de position dans les luttes féministes, toute une génération. Comédienne peu concernée par les aléas du box-office, elle a tourné avec les plus grands. Parmi les films choisis : *l'Année dernière à Marienbad, Muriel* (Resnais), *Maison de poupée, Accident* (Losey), *Baisers volés* (Truffaut), *Aloïse* (Liliane de Kermadec), *Dorian Gray* (Ulrike Ottinger), *les Lèvres rouges* (Harry Kumel), *India Song* (Duras)...

Liliana Cavani jusqu'à Portier de nuit

Réalisatrice « scandaleuse » du cinéma italien, elle sera présente à Créteil les 12 et 13 mars. Si *Portier de nuit* donnait sur le nazisme un témoignage atroce et défrayait la chronique, l'œuvre de Liliana Cavani reste peu connue en France (notamment ses documentaires : *Pétain, Staline, les Femmes dans la Résistance...).* Les sujets de ses films de fiction étonnent, jouant toujours sur une certaine provocation et l'intensité des images. Créteil permettra de découvrir ses grands films *(I cannibali, Saint François d'Assise...)*

Festival international de films de femmes, des 11 au 19 mars 1989, Maison des arts de Créteil (place Allende), et cinémas du Palais (panorama des films de l'année) et la Lucarne (« Images de femmes noires »).
Tous renseignements : 42.07.38.98.



Delphine Seyrig dans* Peau-d'Ane, *de Jacques Demy, avec Catherine Deneuve et Jean Marais.

Hommage à l'Office national du film du Canada

Les réalisatrices canadiennes manifestent depuis longtemps un certain avant-gardisme sur les rapports hommes-femmes et dans le regard qu'elles portent sur les phénomènes de société dans leurs documentaires ou dans leurs films d'animation. A l'occasion du vingtième anniversaire de l'Office, le festival souligne ici la fraîcheur du cinéma canadien, et particulièrement des réalisations féminines.

Un événement : Images de femmes noires

Être femme comme être noir, c'est faire partie d'un groupe discriminé (ou qui a été discriminé), même si sexisme et racisme disparaissent ou diminuent. Des femmes noires réalisatrices de cinéma entreprennent une recherche d'identité, de racines, dénonçant sans cesse les oppressions subies. Si les femmes noires américaines seront nombreuses pour accompagner leurs films, des Antillaises, des Carabéennes, des Africaines viendront aussi témoigner de leurs cultures, de leurs luttes, de leurs combats identitaires.

Angela Davis à Créteil le 18 mars 1989

Comment, enfin, ne pas souligner le symbole voulu par les directrices du festival, Elizabeth Tréhard et Jackie Buet, en proposant une rencontre avec Angela Davis, donnant à ces « Images de femmes noires » une dimension de lutte, d'espérance et de solidarité ?

Alain Bellet

Delphine Seyrig :

"Je ne fais pas partie du cinéma français"

Cette année, grand cru Seyrig. Plus d'une douzaine de films et de télés: elle est au centre de la rétrospective du Festival du Film de Femmes à Créteil. Idem au Festival International du Film de Montréal en août. En tant que Présidente du Centre Audiovisuel Simone de Beauvoir, elle était présente au Festival Femmes Cathodiques.

Le Professionnel du Spectacle: Quel regard avez-vous sur la télévision ?

Delphine Seyrig: Je serais très originale si je vous disais que je trouve ça génial, tout le monde s'accorde à trouver cela mauvais. Moi, ce qui m'intéresse, c'est ce que j'ai vu dans ce festival, alors évidemment je ne peux pas aimer ce qu'il y a à la TV. On ne peut aimer les deux.

PS: Ce festival a été dur à monter ?

DS: On a eu beaucoup de mal à obtenir des subventions, parce que c'est culturel, que cela n'a pas de rapport au ventre ou au maquillage. Les vidéos ne sont quand même pas que sur l'accouchement. La Délégation aux Droits des Femmes n'a même pas répondu à notre demande de financement, j'ai écrit deux lettres, la Déléguée ne m'a jamais répondu !

PS: Y a-t-il des moyens pour changer la télévision ?

DS: C'est toujours très lent. Ca mettra le temps qu'il faudra, parce qu'on aura un besoin d'images absolument colossal avec le câble et les satellites. Mais la période la plus intéressante, c'est maintenant. C'est peut-être très pessimiste ce que je dis, mais pour moi je trouve que c'est un moment génial pour faire de la vidéo, les gens s'expriment sans modèle. Une espèce de paradoxe incroyable qui fait que c'est formidable, parce qu'il n'y a pas de public et que c'est fait dans un esprit de liberté. Les acteurs ne sont pas brimés par des producteurs qui disent: " Ca se vend ou ça ne se vend pas "

PS: Cela signifie-t-il que, dès qu'il y aura un public, ce sera perverti ?

DS: Ah oui ! C'est le sort de tout art, je ne veux pas dire que je prêche pour le maudit, ce n'est pas du tout ça, mais je crois que, quand quelque chose est accepté par le public, elle a besoin d'être dépassé par les artistes.

PS: Cela s'applique-t-il aussi à vous ?

DS: Je suis un cas particulier. Je ne crois pas aux grandes assemblées. Je crois que l'on est revenu de ce à quoi Vilar croyait tellement, c'est-à-dire que tous les gens seraient là dans une immense salle et que ce serait une fête. Moi, je m'aperçois que je n'ai jamais eu un grand public, et ça, c'est quelque part dans mes gènes: j'aime faire des choses un peu à part. J'aime une nouvelle façon de percevoir le monde, une nouvelle forme, un nouveau texte, c'est pour ça que j'aime la vidéo. C'est comme la BD, il y quinze ou vingt ans, c'était une chose que seuls les initiés connaissaient. Je crois que c'est à partir du moment où les choses vous arrivent au lieu d'aller les chercher qu'elles perdent de leur intérêt.



Delphine Seyrig dans La Jeanne d'Arc de Mongolie

PS: Vous aimez le principe du cercle d'initiés ?

DS: Ce n'est pas élitiste parce qu'on trinque à chaque fois, on ne gagne pas le même argent. Moi, je ne suis pas passée par la voie officielle et c'est pour quoi je ne fais pas partie du cinéma français, d'ailleurs il fait très peu appel à moi et j'en suis bien contente parce que je ne le trouve pas bon. Il m'ignore, on s'ignore mutuellement, je ne lui dois rien du tout. Heureusement, je peux survivre sans lui, je fais ce qu'il me plaît, et de cette manière je suis très "fortunée". Les choses sont intéressantes quand il faut faire un effort pour les voir. Ainsi, je suis très flattée quand les gens me disent qu'ils ont vu mes films parce que je sais qu'ils sont allés les chercher.

PS: Allez-vous faire d'autres documents du type *Sois belle et tais-toi* ?

DS: Le festival m'a donné envie de refaire quelque chose, avec le V8 on retrouve l'esprit d'authenticité.

PS: Avez-vous des projets de travail ?

DS: Je tourne dans un mois. Je viens de tourner en Mongolie avec Ulricke Ottinger un film particulièrement beau que j'ai vu au Festival de Berlin.

PS: Et pour la diffusion de ce film ?

DS: Je ne sais pas puisqu'elle n'a jamais été diffusée en France. C'est typique de l'histoire des films que je fais. Quand *L'année dernière à Marienbad* est sorti, les gens étaient plus ouverts, il y avait une sorte de curiosité qu'il n'y a pas pour Ulricke Ottinger. Je trouve extraordinaire qu'on ne s'intéresse pas à elle, qu'on ne la connaisse pas en France. Pour moi, c'est un des cinéastes les plus importants des années 80. Et que personne ne s'en aperçoive, c'est renversant ! Les journaux sont très coupables, ils sont incapables de discerner les choses nouvelles, donc elles se passent à côté, comme toujours !

PS: Y a-t-il d'autres jeunes réalisateurs avec lesquels vous avez envie de tourner ?

DS: Il n'y en a pas tellement auxquels j'ai envie d'écrire. Il y a un cinéaste que j'aime, avec lequel je devais tourner et je n'ai pas pu, il s'agit d'un Américain, Alex Rockwell (on peut voir son premier long métrage *Heroe* au Centre Audiovisuel Simone de Beauvoir).

C'est un film superbe et je ne comprends pas pourquoi Jarmusch, dont le film a été fait en même temps, a eu cet espèce de triomphe alors que Rockwell n'est même pas sorti.

Bénédikte LEGUEN

CRETEIL 89

Le Festival International de Créteil et du Val de Marne
Films de Femmes aura lieu du 11 au 19 mars 1989.
Au programme:
- Autoportrait de Delphine Seyrig, films de 1958 à 1988 (voir encadré);
- L'oeuvre documentaire de Liliana Cavani télévision et cinéma de 1961 à 1973;
- Une première mondiale: la section Images de Femmes Noires;
- 50e anniversaire de l'Office National du Film du Canada;

A signaler la présence de la réalisatrice chinoise Huang Shu Qin accompagnant son film *L'actrice et son fantôme* (1987) que Delphine Seyrig a vu à Pékin lors du tournage en Mongolie avec Ulricke Ottinger. C'est par l'entremise de l'actrice que la réalisatrice chinoise participe au Festival du Film de Femmes.

Maison des Arts - Place Salvador Allende - 94000 Créteil
Tél: (1) 42.07.38.98 - 48.99.90.50.
Contacts Presse: Nicole Lambert - Philippe Laurenceau, 4 square St Irénée 75011 Paris.
tél: 16 (1) 47.00.80.34.

AUTOPORTRAIT

Tous ces films seront présentés au Festival de Créteil dans le cadre de la rétrospective sur la carrière de Delphine Seyrig:

Longs métrages:

L'année dernière à Marienbad - A. Resnais - 1960
Muriel ou Le Temps d'un retour - A. Resnais - 1963
Accident - J. Losey - 1967
Baisers Volés - F. Truffaut - 1968
Mister Freedom - W. Klein - 1968
Peau d'Ane - Jacques Demy - 1970
Les lèvres rouges - H. Kumel - 1970
Le charme discret de la bourgeoisie - L. Bunuel - 1972
Maison de poupées - J. Losey - 1972
India Song - M. Duras - 1974
Aloise - Liliane de Kermadec - 1974
Jeanne Dielmann - Ch. Akerman - 1975
Johanne d'Arc of Mongolia - U. Ottinger - 1983

Courts métrages:
Pull my daisy - R. Franck - 1958
Comédie - M. Karmitz - 1965

Vidéo :

Letters home- Ch. Akerman - 1986
Sois belle et tais-toi - D. Seyrig - 1977

Films T.V.:

Le troisième concerto - 1963
Hedda Gabler - 1967
Le lys dans la vallée - 1969
Tartuffe - 1970
Les étonnements d'un couple moderne - 1985

▲▲▲▲▲

Prix du Festival Femmes Cathodiques

Prix du Jury :
Things I forget to tell myself, Shelly SILVER (USA)
Flirting TV, Michaela BUESCHER/L. STROEMFELD (RFA)
Home for Christmas, Anne WEDEGE (DANEMARK)
Im Garten der Erinnerung/Die Patriarchin, Friederike ANDERS (RFA)
Mother Ireland, Ann DRILLY (IRLANDE) - acheté par la tv australienne.

Prix Fémis :
Accords perdus, Catherine BEUVE-MERY (FRANCE)

Prix Canal Plus :
Not a jealous bone, Cécilia CONDIT (USA)

CINEMA

A Créteil

Femmes en festival

On peut gloser à l'infini sur l'urgence et la raison d'être d'une manifestation exclusivement réservée aux films de femmes. Malgré ce principe réducteur, le festival de Créteil a regroupé, autour de thématiques variées, plus de 130 films.

Côté archives, la section "Enthousiasmes et Découvertes" rendait hommage à Nell Shipman (productrice, comédienne et réalisatrice des années 20) qui, déjà, tournait avec des animaux sauvages; à Shirley Clarke, première femme à avoir filmé Harlem (années 60), et à Matilde Landeta, pionnière du cinéma mexicain. Cette dernière a séduit le public, avec ses soixante-quinze ans d'humour et de vivacité. Machino, assistante à la réalisation, script, Matilde Landeta a occupé tous les postes avant de réaliser son premier film, incursion jusqu'alors inédite dans le cinéma mexicain particulièrement machiste. Furent projetés *Lola Casanova* (1948) et *La negra angustias* (1949), d'après le roman de Francisco Rojas Gonzales; dans ce dernier film Matilde Landeta utilise, avec beaucoup d'humour, le mélodrame typiquement latino-américain, pour défendre, à travers la révolution mexicaine, l'égalité des sexes et l'anti-racisme.

Un portrait de Liliana Cavani jusqu'à *Portier de nuit* venait à point nommé rappeler combien des documentaires à caractère historique ou sociologique, intelligemment réalisés, peuvent être intéressants. *Les femmes dans la Résistance* (1965), *Philippe Pétain : procès à Vichy* (1965) sont deux vibrants plaidoyers pour la mémoire, condamnant sans détour toute forme de fascisme.

Devinette : comment revoir les films-culte des années 60, 70, les Resnais, Bunuel, Truffaut, Duras ou Klein ? En suivant la carrière de Delphine Seyrig, qui brossait son autoportrait pour le Festival. Etes-vous bien sûr, Jean-Pierre Léaud, que "ce n'est pas une femme" mais "une apparition" (*Baisers volés*)?

Très attendus, les films de la section "Images de Femmes Noires" (collectés par Bérénice Reynaud et June Givanni) venaient principalement d'Europe, d'Amérique et des Antilles. Point d'ostracisme contre le cinéma africain, bien sûr, mais les films de femmes sont rarissimes sur un continent où la production cinématographique est peu développée, et où le statut de la femme n'est pas souvent l'égal de celui de l'homme. Si le cinéma des femmes noires n'est pas uniformisé et reflète l'univers de chacune, on décèle toutefois une volonté commune de s'affirmer en tant que femme, mais surtout en tant que noire. La recherche d'une identité culturelle se trouve au centre du discours de ces femmes, invitées ici à dépasser les schémas culturels préétablis pour parler aux femmes blanches de leur cinéma noir. Inévitable et inaccessible, Angela Davis venait apporter son soutien à ce cinéma-là, en décochant au passage quelques diatribes contre la société. Choisis pour la soirée de clôture de cette section, certains courts métrages étaient mis en valeur :

- *Perfect Image* de Maureen Blackwood (GB, 1988) met en scène deux comédiennes noires qui tentent de répondre à la question : qu'est-ce qu'être belle ? Le public, sans doute séduit par la photo du programme, le consacra meilleur court-métrage européen.
- *Coffee coloured children* de Ngozi A. Onwurah (GB, 1988) décrit, un peu maladroitement, le drame de deux enfants métisses qui rêvent de devenir blancs; ce n'est qu'après une longue torture sous les détergents qu'ils accepteront leur propre identité.
- *Hair piece* de Ayoka Chenzira (E.U., 1984), film d'animation "pour des gens aux cheveux crépus", aborde avec beaucoup d'humour et d'auto-dérision l'obsession de la femme noire qui rêve d'avoir des cheveux raides et lisses...
- *Illusions* de Julie Dash (E.U., 1982) recrée l'univers des studios hollywoodiens des années 40, pour montrer le racisme auquel est confronté une administratrice compétente, obligée de cacher qu'elle est "coloured" (sa peau très claire fait "illusion"), pour garder son job. *Illusions* est sans doute le plus achevé de ces films, bien qu'il s'étire un peu dans une longue exposition, n'abordant le fond du sujet que dans les dernières minutes...

Qu'importent les imperfections, ces images étaient autant de réflexions intéressantes sur la condition noire. Pour embrasser la diversité de ces expériences, encore fallait-il s'arrêter sur des oeuvres plus personnelles, davantage préoccupées d'une recherche esthétique, comme *Rags and old Love* d'Ellen Sumter (E.U., 1986); l'image est fort belle, la bande-son richement composée de musiques concrètes, dans ce film où s'entrelacent, avant de se fondre dans le même rêve, le quotidien et l'imaginaire de deux femmes à leur fenêtre.

Un peu plus tard, le public se rua à l'avant-première du film de Coline Serreau, *Romuald et Juliette*; Daniel Auteuil et Firmine Richard jouent avec conviction cette gentille histoire d'amour entre une femme noire et pauvre et un homme blanc et riche, sur fond de délits d'initiés...

Rien d'exceptionnel dans la compétition où l'on dénombrait plus de bonnes intentions que d'oeuvres de talent. Parmi les longs métrages de fiction, le film d'Adriana Monti, *Gentili Signore*, plaidait pour sa sincérité; un peu laborieux au début, il aborde avec beaucoup de sensibilité le thème de la solidarité entre les femmes qui, là, tentent une expérience d'autosuggestion. On n'oubliera pas la sensualité du regard porté sur les scènes d'amour. Le jury lui préféra *Celia* d'Ann Turner, un film convenu sur l'imaginaire d'une gaine intrépide et révoltée.

Immuable, le festival de Créteil reste fidèle à son image : une programmation intéressante avec des sections originales, accommodée d'une ambiance bon enfant avec débats incessants et congratulations diverses. Mais non ! toute la presse n'est pas "hostile et misogyne", comme s'écria une des organisatrices un peu énervée... La preuve, on n'a pas pipé mot du discours féministe suranné.

Virginie Mignon
Olivier Matigot

Un mini-festival est organisé dans les villes suivantes : A Lyon du 3 mai au 4 juin; à Mâcon du 7 au 11 juin; à Bourg-en-Bresse du 14 au 18 juin (rens. au (1) 49.80.38.90)

XXè SIECLE DES FEMMES

De Florence MONTREYNAUD

aux Editions NATHAN
OCTOBRE 89

CINÉMA

Le Festival de films de femmes

35 000 spectateurs en 1989 : pour sa onzième édition, le Festival international de films de femmes, installé à Créteil depuis 1986 (après sa fondation en 1979 à Sceaux), bat son record de fréquentation. Il fait découvrir la pionnière mexicaine Matilde Landeta, qui exalte la culture métisse, et rassemble des œuvres de réalisatrices noires, anglophones et francophones. Selon Angela Davis, celles-ci « essaient de changer notre façon de voir la réalité ». C'est aussi le but du festival.

FILMS DE FEMMES

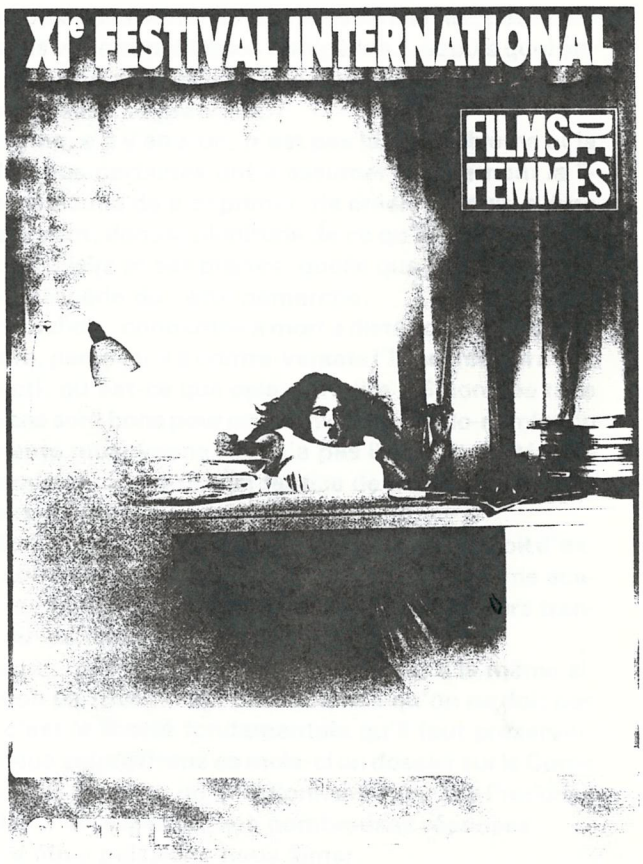
Festival International de Créteil et du Val de Marne

Maison des Arts
Place Salvador Allende
94000 Créteil France
Tél. : (1) 49 80 38 98
Tél. : (1) 49 80 90 50

Grâce aux organisatrices, Élisabeth Tréhard et Jackie Buet, attachées à leur indépendance autant qu'à leur éclectisme, cette manifestation d'inspiration féministe a fait la preuve de son pluralisme et de son ouverture à un vaste public mixte, comme l'attestent les salles remplies et chaleureuses. Dès 1979, les réalisatrices allemandes (Jutta Brückner, Margarethe von Trotta, Ula Stöckl, Helma Sanders) font sensation autant avec leurs déclarations énergiques — elles ont obtenu des quotas pour leurs œuvres à la télévision —, qu'avec leurs films. Les années suivantes, c'est le tour des Québécoises et des Scandinaves. Pour les rares réalisatrices du tiers monde (comme la Brésilienne Suzana Amaral) et des pays de l'Est, une invitation permet de consolider leur statut.

Peu à peu reconnu par la critique qui apprécie ses rétrospectives des œuvres de pionnères et sa volonté de promotion du cinéma d'auteur, le festival convainc de son importance les médias français et surtout étrangers. Il fait connaître en France les principales cinéastes du monde. Parmi les Françaises, il révèle Jeanne Labrune et fait fête à Coline Serreau, bien avant ses succès.

Les écritures les plus variées, les courants les plus divers y ont trouvé un lieu d'accueil. Avec ses centaines de films qui ont permis de réfléchir à l'existence d'une culture féminine, il reste la manifestation la plus importante et la plus durable de ce type au monde.



Libération

france-antilles 24 MARS 89

L'antigone noire à Paris



Angela Davis était l'invitée d'honneur du 11ème Festival de films de femmes de Créteil. Nous avons rencontré une femme mythique, symbole du combat contre toutes les oppressions, mais aussi modeste et chaleureuse...

Angela Davis à Créteil

« Le 11e Festival de Créteil a ouvert ses portes aux images de cinéastes noires... Pour beaucoup d'entre elles, il était important de mettre à l'écran une recherche d'identité, et tenter ainsi de créer une culture nouvelle et singulière née de l'oppression du groupe auquel elles appartiennent, « nous a déclaré A. Davis, la semaine dernière à Créteil. Car être femme, noire et cinéaste, c'est se trouver dans une situation unique pour donner de nouvelles images à ce qu'on a appelé « la diaspora black ».

« Mais pourquoi se fait-il alors que la voix de ces femmes-là ait souvent tant de mal à se faire entendre ? Peut-être parce qu'il n'existe pas dans leur pays une industrie cinématographique assez développée et que leur statut de femme dans ces mêmes territoires n'est pas égal à celui des hommes. On compte donc les réalisatrices africaines, a-t-elle poursuivi sur le bout des doigts d'une seule main. La section « images de femmes noires » a donc été fournie presqu'essentiellement par des cinéastes des USA, de Grande-Bretagne et des Antilles ».

Du 11 au 19 mars, leurs films ont connu un vif succès à Créteil on attendait un militantisme violent et virulent : on eut droit à des paroles de femme debout, en humour, en causticité et en lucidité sereine. Cette semaine de cinéma noir fut à l'image de l'invitée de marque qui clôtura cette fête-événement : Angela Davis.

Derrière cette militante révolutionnaire, cette héroïne plusieurs fois menacée de mort, inscrite sur la liste de recherche du F.B.I., arrêtée et emprisonnée à New-York, il y a une femme belle, chaleureuse et modeste. Sa remarquable intelligence a fait d'elle non seulement une brillante étudiante de Marcuse, mais aussi un être pour qui la réflexion est aussi importante que l'action.

La petite fille de Birmingham (Alabama) qui s'est lancée très tôt dans la lutte politique (Parti Communiste et Frères de Soledad) est aujourd'hui professeur de philosophie à l'Université de San Francisco. Elle est devenue une figure exemplaire du combat contre toutes les formes d'oppression, raciales sociales, politiques et sexuelles.

« J'ai fait ce que je me devais de faire » nous a-t-elle confié.

UNE FEMME. UN MYTHE

Angela Davis est Antigone, celle qui a inspiré Sophocle, Anouilh, Brecht et Cocteau. Forte, armée d'une parole rebelle et intransigeante, mûe par une puissance que seule la vérité confère. Angela Davis, jeune et fragile, a tenu tête au pouvoir comme Antigone devant Créon.

Elle a dit non aux abus, aux outrances et aux injustices Incarcérée de longues années, son procès a connu un retentissement mondial et a suscité une solidarité interplanétaire.

Angela Davis est donc à ce titre, plus terrifiante qu'Antigone, puisqu'elle est vivante. Elle a survécu à l'Etat Créon. Sa présence est une aberration, une insulte aux dictatures à travers le monde. Sa personne est une interpellation permanente à tous ceux qui basculent dans l'excès du pouvoir.

Angela Davis dépasse le mythe...

Marie-Line Ampigny